

Armel Job

Dans la gueule de la bête

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

aml



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par Laura Delaye, détachée pédagogique pour la collection Espace Nord à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



© 2024 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © altanaka – Fotolia.com
Mise en page : Maïlee Dorane

Armel Job

Dans la gueule de la bête

(roman, n° 348, 2016)

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Virginie Minet



Table des matières

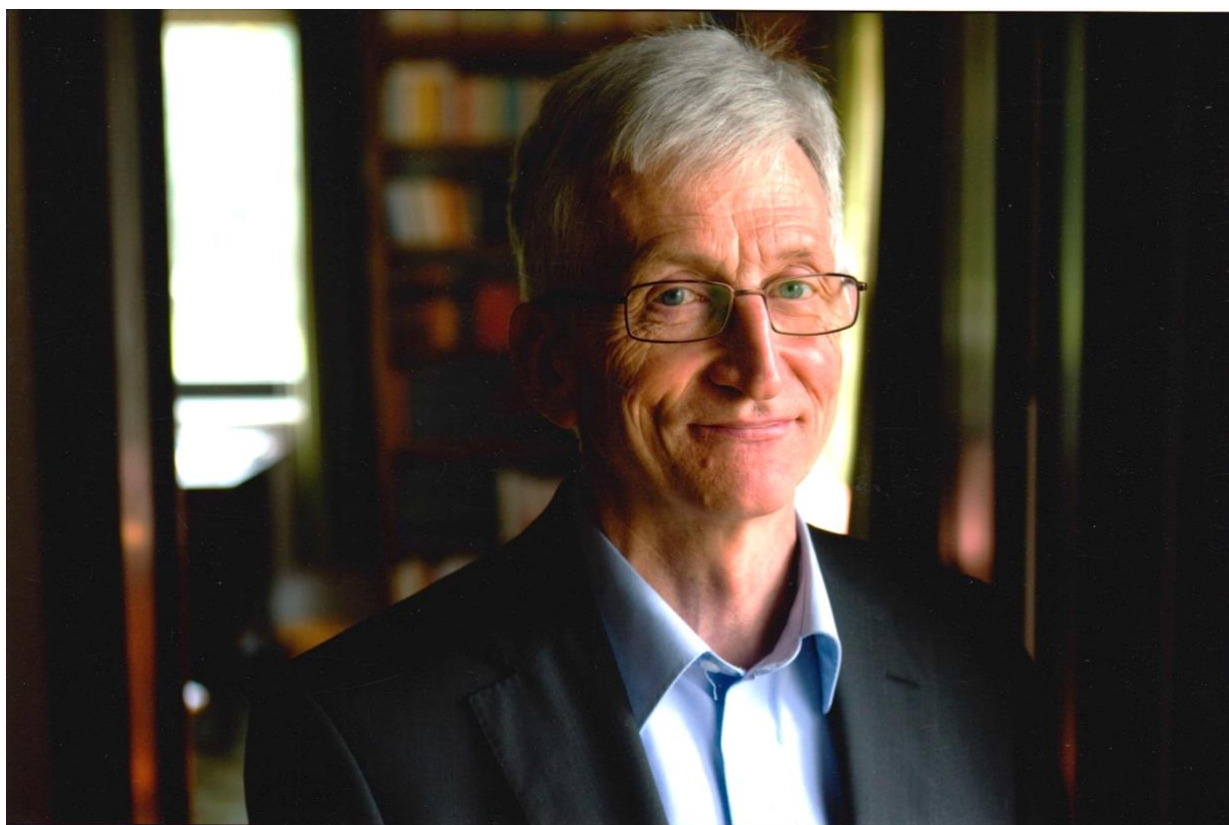
1.	L'AUTEUR.....	7
1.1.	BIOGRAPHIE.....	7
1.2.	APPROCHE DE L'ŒUVRE ET TENDANCES.....	8
2.	<i>DANS LA GUEULE DE LA BÊTE</i>	9
2.1.	LE POINT DE DÉPART : 1943, LA TRAQUE DES JUIFS DANS LIÈGE OCCUPÉE.....	9
2.2.	RÉSUMÉ CHAPITRE PAR CHAPITRE	10
2.3.	ANALYSE	13
	LE SYSTÈME DES PERSONNAGES : DESTINS CROISÉS.....	13
	HUMANISER ET CRÉER L'EMPATHIE	15
2.4.	LA NARRATION POLYPHONIQUE.....	18
	EXPRIMER LA COMPLEXITÉ DE LA RÉALITÉ	18
	LE JEU DE DÉVOILEMENT PROGRESSIF EN DÉBUT DE CHAPITRE	18
	LE MONOLOGUE INTÉRIEUR	20
2.5.	LA POSTURE DU NARRATEUR : INTERCESSION OU INTROSPECTION ?	21
2.6.	UN ROMAN HISTORIQUE OU PHILOSOPHIQUE ?	22
	LA QUESTION DU MAL.....	22
	LA GUERRE ET LA POLITIQUE DU MOINDRE MAL	22
	UN MAL BANAL.....	23
	HANS SIMON, UN ALLEMAND PAS COMME LES AUTRES	23
	L'ANTISÉMITISME	24
	LE DILEMME, LA TRAHISON ET LE PARDON	25
	LE MAL ET L'ABSURDE : VOLKO/SISYPHE.....	27
2.7.	CONCLUSION	28
2.8.	PISTES PÉDAGOGIQUES	29
3.	BIBLIOGRAPHIE.....	33

1. L'auteur

1.1. Biographie

Né à Heyd en 1948 dans une famille de quatre enfants, Armel Job grandit à la campagne. Son père est matelassier et vendeur de semences fourragères. Le jeune garçon l'accompagne dans ses tournées dans les fermes et s'imprègne du terroir wallon et du patois qu'il est interdit de parler à la maison. Il entre à l'école secondaire au Petit Séminaire de Bastogne puis entame des études de langues et littératures classiques à Liège. Il devient enseignant de latin et de grec au Petit Séminaire, puis directeur de l'établissement.

Actuellement, il est l'auteur d'une trentaine de récits dont la plupart se déroulent en Belgique. Passionné de lecture, Armel Job, après avoir reçu le prix Simenon de la ville des Sables d'Olonne pour son roman *Tu ne jugeras point*, en est devenu le président de jury. Acteur important de la scène littéraire belge, il a également créé le prix Horizon de la ville de Marche-en-Famenne qui récompense un deuxième roman francophone¹.



Portrait d'Armel Job © Opale Philippe Matsas 2017

¹ Pour des biographie et bibliographie complètes, voir Jean-Paul KRACK, (2016) *Armel Job. Dossiers Littérature française de Belgique*, sur Service du Livre Luxembourgeois, 2016 [2011] (en ligne sur https://www.servicedulivre.be/sites/default/files/armel_job_.pdf, dernière consultation le 10 juillet 2024).

1.2. Approche de l'œuvre et tendances

Quelques caractéristiques se dégagent des romans et du théâtre d'Armel Job.

D'abord, de nombreux récits prennent l'allure de romans policiers. Pour Armel Job écrire est, comme il le confie dans ses interviews et rencontres avec les élèves, le plaisir de raconter une histoire. Dans *Le Meurtre du Docteur Van Loo* (2023), il nous plonge dans la campagne ardennaise pour l'élucidation de la mort d'un médecin frivole. *En son Absence* (2018) nous lance à la poursuite de Bénédicte, une jeune adolescente qui disparaît soudainement de Montange. Plusieurs personnes du village sont soupçonnées, les hypothèses se multiplient et la fin réserve des surprises. C'est également le cas dans *Tu ne jugeras point* (2007). Ce roman est inspiré par un fait divers des années 60. L'écrivain raconte la disparition du petit David Desantis, dans un village de la région de Liège. À travers successivement les points de vue de la mère de l'enfant, du juge Conrad, de Monsieur Gustman, de la cafetière du Sole Mio, etc., la vérité sur les faits se diffracte et échappe aux lecteurs. Les rebondissements se suivent et renforcent cette « impossibilité » de juger qu'indique le titre. Les deux romans *En son Absence* et *Tu ne jugeras point* sont aussi marqués par l'affaire Dutroux et par l'émotion qu'elle a suscitée et qui influence le jugement populaire. Armel Job nous invite à la prudence face aux mystères des comportements humains et face à nos jugements.

La complexité de la psychologie humaine est donc très présente dans l'écriture de l'auteur belge et joue comme moteur de l'action et du suspense. Armel Job aime aussi les textes à chute. Dans *Les Fausses innocences* (2005), il s'agit d'élucider la disparition du docteur Stembert dont l'épouse Mathilda vient déclarer la mort au maire de Niederfeld, un petit village des cantons de l'Est marqué par la Deuxième Guerre mondiale. Mais Roger, le maire, sait que Mathilda ment et est secrètement amoureux d'elle. Au fil du récit, le passé et les secrets enfouis ressurgissent et dévoilent le mystère de la psychologie.

Enfin, la plupart de ses récits sont des romans sur trame de fond historique. Armel Job s'inspire largement de faits historiques, soit par le biais d'histoires racontées dans son entourage, soit par le biais de la documentation. *Le Conseiller du roi* (2003) a pour théâtre la question royale, l'abdication de Léopold III, le scandale du mariage entre celui-ci et Liliane Baelen et la crise de 1950. On suit Henri Gansberg Van der Noot, conseiller du roi, dans les Ardennes alors qu'il tombe amoureux de la fille du garde-chasse, Aline.

Dans *Le Commandant Bill* (2008), un avion s'écrase dans une forêt des Ardennes au début de l'invasion de la Belgique par l'armée allemande en mai 1940. L'un des deux soldats, Werner, survit et devient le prisonnier des villageois qui le cachent aux officiers allemands lorsque ceux-ci recherchent les disparus. Chargée de le soigner avec la sage-femme Louisa, Éva, une jeune villageoise, tombe secrètement amoureuse du beau Werner. Mais au retour de son « expédition militaire », Cadet, le fils de Jules Malemprez et frère d'Éva, veut faire disparaître les traces de l'avion, mais aussi de Werner lui-même. Les frontières entre les bons et les mauvais s'estompent. Cadet et son héroïsme de façade sont traités avec un humour fin, une ironie douce-amère typique de la plume du romancier.

L'auteur aime prendre de la distance par rapport à ses personnages, et il le fait souvent grâce à l'humour. Il nous invite régulièrement à prendre de la hauteur et à nous poser des questions. Dans la même veine historique, *Helena Vannek* (2002) nous plonge dans un village de la Campine flamande. La narratrice est Lena et son récit débute le jour de la mort de sa mère. Elle nous raconte la naissance de son amour pour le jeune Guido, engagé par le père autoritaire, marchand de chevaux. Armel Job cadre son récit dans l'ambiance de la montée du nazisme et des jeunesses hitlériennes. Le coup de théâtre final est raconté par Raoul, le fils d'Helena, trente ans plus tard.

Les romans d'Armel Job tissent donc des intrigues haletantes où les enquêtes permettent d'entrer dans les profondeurs de l'âme humaine et poussent à la réflexion sur le mobile de nos actes, sur les blessures cachées du passé. Souvent aussi, les textes permettent de prendre un point de vue « méta » et nous placent en tant que lecteur dans des questionnements éthiques : le jugement, la vérité, le mal, la trahison, le mensonge... Le romancier est également auteur de pièces de théâtre comme *L'Évasion de Socrate* (2017). Socrate vient d'être condamné à mort pour corruption de la jeunesse et athéisme. Criton, un de ses disciples, imagine l'évasion de son maître. Mais celui-ci refuse par respect pour la justice. Les dialogues philosophiques nous confrontent à des grands débats, notamment sur le rapport entre le monde

des idées et le réel, entre le monde de l'âme et celui des sentiments et du corps, avec des accents drôles et ironiques qui sont la patte d'Armel Job. On retrouve cette dimension philosophique dans les romans, et spécialement dans le livre *Dans la Gueule de la bête*.

Enfin, Armel Job aime les personnages simples et les contextes banals : la plupart des récits très réalistes s'ancrent dans le terroir belge, en évoquent les réalités sociales, les villes, le langage, les traditions, l'histoire.

2. *Dans la Gueule de la bête*

2.1. Le point de départ : 1943, la traque des Juifs dans Liège occupée.

Armel Job s'est inspiré de l'histoire de la résistance et du destin des Juifs à Liège en avril 1943, au moment où le réseau catholique, actif dans la résistance et l'exfiltration des Juifs, va s'effondrer suite à une série de trahisons internes. Pour ce faire, il s'est documenté grâce à l'ouvrage de Thierry Rozenblum, *Une cité si ardente*, paru en 2010.

Dans la Gueule de la bête est un roman choral qui évoque le destin de plusieurs groupes de personnages, lesquels s'entrecroisent dans les rues de Liège et ses alentours : une famille juive séparée, un couple mixte, une congrégation de religieuses qui cache la petit Hanna, Angèle et sa mère, Madame Guignard, des résistants appartenant au réseau catholique, des collaborateurs à la chasse aux Juifs. Chaque chapitre suit un ou plusieurs personnages dans l'aventure de la ville occupée et de la menace du nazisme dans la vie quotidienne. On verra plus loin comment Armel Job a construit ses personnages en se basant sur des archives et des histoires authentiques.

Le cadre temporel, une semaine d'avril 1943, et spatial, Liège et ses alentours, donnent une coloration très réaliste au récit. On voyage au cœur de la cité ardente, rue Grétry, on rentre dans l'église saint Christophe. Le romancier évoque aussi l'Association des Juifs de Belgique, le Comité de défense des juifs, le réseau catholique, le Bourgmestre Bologne. Armel Job cherche à créer une ambiance typique de l'époque. Les résistants lisent la *Churchill-Gazette*, c'est le cas de José au chapitre 5, les collaborateurs, la *Legia*, comme le client anonyme assis à une table des Mimosas. La pénurie rend difficile l'accès à la nourriture et plus encore aux produits de luxe. Les femmes s'enduisent les jambes de chicorée car les collants de soie sont denrée rare. Elles occupent de plus en plus des postes d'ouvrières, comme à la Fabrique Nationale : c'est le cas d'Angèle. L'auteur a soin aussi d'évoquer le caractère industriel de la ville de Liège et la proximité du monde rural (voir le début du chapitre 9) par des descriptions clairement ancrées. Il tient enfin au langage authentique et multiplie les expressions typiquement belges : « tenir commerce », « faire son samedi », « gosette »...

2.2. Résumé chapitre par chapitre



Couvertures *Dans la gueule de la bête* © Espace Nord 2016 et © Robert Laffont 2014

Chapitre 1

À l'orphelinat de la Miséricorde, on prépare la petite Annette pour la visite du mercredi de son parrain et de sa marraine. En réalité, il s'agit d'une enfant juive cachée que ses parents rencontrent sous une fausse identité.

Chapitre 2

Nous voilà sur les pas de l'homme, le père d'Annette qui entre, la peur au ventre dans une ancienne épicerie de la rue Sainte-Marguerite. Le veuve Guignard l'y héberge dans le grenier et lui fournit du travail comme tailleur, l'ancien métier qu'il exerçait rue Grétry avant la saisie par les Allemands de son magasin, le Fashionable. Angèle, la fille de Mme Guignard, ouvrière à la Fabrique Nationale, est venue rendre visite à sa mère, avec un paquet de café... Elle découvre l'existence de Grégoire, le locataire de sa mère, et soupçonne qu'il soit juif.

Chapitre 3

Dans la maison du notaire Desnoyer, Fannia, la maman d'Annette, s'occupe des enfants (Élisabeth, Daniel et Albert) sous le nom de Nicole Piedboeuf. Nicole a été engagée au décès de la mère du notaire, à la demande de Max Vandenberg qui fait partie du réseau catholique qui cherche des caches pour les Juifs. Elle vient de recevoir un courrier inquiétant de son amie juive Laja qui l'avertit que des traîtres sont à la chasse aux Juifs.

Chapitre 4

Au Café *Les Mimosas*, Angèle attend son amoureux, Jean, employé de l'entreprise de déménagement Marishal qui vide les maisons abandonnées des Juifs déportés. Celui-ci lui annonce qu'il a trouvé un appartement où ils pourront s'installer, mais la caution est importante. En sortant du café,

un homme à l'imperméable beige, Pierre Baumann, manifestement du côté des Allemands, leur fait comprendre qu'il peut les aider à trouver de l'argent.

Chapitre 5

À Seraing, dans une maison ouvrière, Léa Dumoulin, alias Laja Krandel, écoute avec son mari une lecture radiophonique d'Anna Karenine. Elle se souvient de son escapade à Liège chez le gynécologue parce qu'elle craignait d'être enceinte. Sur le chemin du retour, Laja a été tentée de passer rue Lairesse et s'est attardée devant l'entreprise de ses parents juifs, chapeliers. Elle s'est sentie repérée et a échappé de justesse à son poursuivant. Il s'agit de Pierre Baumann. Elle se sent en danger et prévient Fannia (Nicole).

Chapitre 6

Après les confidences de Nicole, inquiète suite au message reçu de Laja, Hubert Desnoyer envoie son clerc de notaire, Oscar Lambeau, engagé dans le Réseau de Défense des Juifs, auprès de Maître Vandenberg afin d'éclairer la situation et de savoir si des indicateurs mènent la chasse aux Juifs.

Chapitre 7

Samedi, Madame Guignard fait son « samedi » et prépare le souper pour elle et Grégoire. Angèle survient pour une visite inattendue pendant le bain hebdomadaire. La fille est en réalité en quête d'argent auprès de sa mère pour la caution de l'appartement que l'entreprise Marishal n'a pas voulu avancer à Jean, son amoureux, mais aussi celui qu'elle voudrait épouser. Cependant, Madame Guignard refuse car elle n'a pas d'argent. Angèle brûle de jalousie pour Grégoire dont elle découvre par indiscretion qu'il est juif et qu'il ne paie pas de loyer à sa mère.

Chapitre 8

Dimanche, à l'hôpital de Bavière, un homme s'introduit dans le service de syphilographie. C'est Pierre Baumann. Il vient demander à Rank, chef de la section antijuive de la Sipo-SD² de signer un ordre pour Voos en vue d'obtenir auprès de l'administration communale la nouvelle adresse de Laja Krandel qui lui a échappé récemment.

Chapitre 9

Lundi, Oscar Lambeau embarque dans le tram en direction de Seraing afin de rencontrer Laja Krandel à la demande du Réseau Catholique. Lorsqu'il sort de la maison de cette dernière, la Gestapo est garée dans la rue. Il lui conseille de fuir, mais elle se fait prendre.

Chapitre 10

Dans la maison de Madame Guignard, Volko, plongé dans ses pensées, reçoit la visite imprévue d'Angèle venue lui demander de tailler le costume de Jean pour leur mariage. Elle donne rendez-vous à Grégoire le jeudi soir à dix-sept heures aux Mimosas.

Chapitre 11

Chez le notaire Desnoyer, Daniel, un des deux garçons de la famille, découvre une femme étendue sur le lit de Nicole. C'est Laja qui a fui les poursuivants allemands. Elle a confié Louis et Jacqueline, ses enfants, à une femme du Quartier et a fui déguisée en infirmière pour rejoindre son amie.

² *Sicherheitspolizei-Sicherheitsdienst* (Sipo-SD), Police de sûreté et service de sécurité de la SS. Elle est spécialisée dans la lutte contre la Résistance et contre les opposants politiques.

Chapitre 12

Oscar se retrouve captif dans les bureaux de la Sipo-SD, aux mains de Darcet et Voos. Il subit des violences et des humiliations. Confronté à José Kaiser, lui aussi aux mains des collaborateurs, après avoir prétendu être l'amant de Laja pour échapper à Darcet, il finit par trahir un des membres du réseau.

Chapitre 13

José Kaiser vient chercher sa femme réfugiée chez le notaire Desnoyer auprès de son amie Fannia.

Chapitre 14

Aux Mimosas, Angèle et Pierre Baumann organisent le piège pour Grégoire. Ensuite, l'indicateur, intrigué par le personnage d'Oscar Lambeau le suit à sa sortie des bureaux de la Sipo-SD. Il lui vient en aide dans l'église Saint-Christophe lorsqu'il s'effondre et lui offre une gosette.

Chapitre 15

Dans son cabinet, le notaire Desnoyer attend avec inquiétude des nouvelles de Max Vandenberghe concernant la mise en sécurité de Nicole. À la suite d'un coup de téléphone à son secrétaire, il apprend l'arrestation de l'avocat par la Gestapo. Entretemps, Oscar Lambeau est rentré au notariat. Les soupçons de trahison se tissent...

Chapitre 16

Volko arrive au café les Mimosas et s'installe à une table, transi de peur. Soudain entrent Voos et Darcet qui demandent à aller dans l'arrière-salle. Le tenancier les y emmène, mais ils ressortent bredouilles. Les clients sortent tour à tour. Volko, lui, est tétanisé et ne parvient pas à quitter les lieux. Au moment où il se décide à partir, son silence interpelle Darcet et Voos qui réclament ses papiers d'identité. Volko ne résiste pas... Il se laisse prendre dans la gueule de la bête.

Chapitre 17

À l'orphelinat de la Miséricorde, Oscar Lambeau arrive avec la mission d'exfiltrer Annette vers l'Eau Vive. Sœur Michelle, déboussolée par le départ imminent de la petite, décide d'envoyer Sœur Thérèse avec l'étrange personnage qui a pourtant des lettres de Desnoyer et de la mère de la petite. Oscar et Thérèse se feront passer pour les parents d'Hanna durant le voyage.

Chapitre 18

Dans une cellule de prison, trois hommes sont emprisonnés : tout d'abord Max Vandenberghe, qui a appris que c'est José Kaiser qui l'a livré, puis l'abbé Müller, qui s'inquiète pour son ancien séminariste qu'il croit aux mains de la Gestapo, Oscar. Enfin Volko, le Juif, les rejoint.

Chapitre 19

Oscar, Thérèse et Annette sont dans un train en direction de l'Eau Vive afin de mettre la petite fille en sûreté, là où l'attend déjà sa mère, Fannia, emmenée par Madeleine Desnoyer. Quelques arrêts avant l'Eau Vive, des contrôleurs allemands montent dans le train, c'est alors que Louise, une dame qui est venue s'asseoir en face du couple et de l'enfant, devant leur désarroi, les incite à descendre et leur propose de passer la nuit chez elle.

Sur le lit que leur a préparé Louise, Oscar confesse à Thérèse sa trahison envers l'abbé Müller. La jeune femme lui pardonne.

Chapitre 20

Aux Mimosas, Pierre Baumann retrouve Angèle et ne lui donne qu'une partie de la prime promise. Jean arrive, découvre la trahison d'Angèle et la quitte. Désespérée par son geste et par l'abandon de Jean, Angèle quitte le café et plonge dans la Meuse. Un officier allemand, Hans Simon, se jette à l'eau pour sauver Angèle.

2.3. Analyse

Le système des personnages : destins croisés

Grâce à la confrontation de l'étude de Rozenblum et du roman d'Armel Job, Marie Bienfait a établi dans son mémoire de master en langues et littératures romanes des liens entre des personnages historiques et ceux d'Armel Job³. Elle montre comment l'auteur a procédé à un travail important de documentation, puis de *fictionnalisation* du réel. Il a en effet déformé les noms des personnages historiques, mêlé des identités, croisé des destins, puis construit des vies autonomes à ses personnages qui appartiennent à des familles et ont des vies et des pensées imaginaires. Il a créé une intériorité et une subjectivité propres au roman et inexistantes dans un livre de faits historiques. La profondeur psychologique et les questions de conscience des personnages appartiennent à l'œuvre romanesque et ouvrent une nouvelle dimension dans le rapport à l'histoire que les faits à l'état brut ne peuvent rendre.

Plusieurs groupes se dégagent et reflètent en partie la société liégeoise de l'époque dans ces différents aspects sociaux.

Les Juifs

Volko Goldman, alias Grégoire Demarteau, est caché dans le grenier de Madame Guignard. Tailleur de profession, il reçoit des petits boulots par l'entremise de sa protectrice. Ce personnage est inspiré par Simon Kroo, un Juif d'origine tchèque qui s'est évadé et s'est caché chez Marie Guignon, rue Sainte Marguerite à Liège. Volko saute du train à Jette en revenant du Mur de l'Atlantique, comme Simon s'est enfui du train qui le ramenait des camps de travail du Nord de la France. On sait aussi que Simon Kroo s'est fait piéger dans le café les Capucines (qui devient les Mimosas dans le roman), après avoir été dénoncé par Eva Beelen, une ouvrière de la FN. Il sera incarcéré à Breendonck, puis déporté.

Annette Lebrun, alias Hannah Goldman, cachée dans l'orphelinat de la Miséricorde, est inspirée de Maria Kroo, quatre ans, fille de Simon Kroo et accueillie dans un orphelinat à Ans (l'orphelinat de la Providence). Armel Job a changé le nom de l'orphelinat en Miséricorde.

Fannia Goldman, alias Nicole Piedboeuf, a vingt-sept ans, selon ses faux papiers, et est originaire de Spa. Son personnage est inspiré de Laja Goldman qui travaillait chez le notaire Deliège à Chênée. Celle-ci prête aussi son prénom à Laja Krandel, alias Léa Kaiser qui résulte d'un mélange entre Laja Goldman et Caroline Schagorodski, la femme juive de Joseph Kéan. Caroline est arrêtée en 1943 par la Gestapo. José Kaiser, non juif, ouvrier et membre de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) est inspiré par Joseph Kéan qui devient indicateur des Allemands et reçoit un salaire de cinq cent francs par semaine. Armel Job présente José comme un personnage relativement mystérieux : il est en effet le seul dans la tête duquel on s'introduit très peu. Il abandonne cependant la figure sombre de son modèle historique. Job en fait le traître de Max Vandenberg, mais ne va pas plus loin.

Afin de donner une identité propre et des mobiles très émotionnels à ses réactions, Armel Job imagine les enfants de Laja et José Kaiser : Louis et Jacqueline. Le choix de décrire un couple mixte

³ Marie BIENFAIT, *Les processus de fictionnalisation de l'histoire chez Armel Job : analyse de* Dans la gueule de la bête, mémoire de Master en langues et lettres françaises et romanes, Louvain, Université Catholique de Louvain, sous la direction de Vincent Engel, 2019 (en ligne sur <http://hdl.handle.net/2078.1/thesis:21432>, dernière consultation le 10 juillet 2024).

permet aussi au romancier de mettre en évidence les relations entre les « Belges » et les familles immigrées de culture juive. Il montre les difficultés que rencontre le couple dans l'acceptation de leur relation, en particulier chez les parents de Laja qui auraient préféré un beau-fils partageant les mêmes valeurs. La relation fusionnelle entre Laja et Fannia illustre aussi le besoin identitaire de se retrouver entre soi. Lorsque Laja est en cavale, poursuivie par Pierre Baumann, c'est le souvenir de son mari et surtout de ses enfants qui lui donne l'énergie et l'audace de demander au chauffeur du trolley d'improviser un arrêt. La construction du personnage, de son réseau relationnel et de ses émotions permet de motiver les actions.

Les religieuses

Elles jouent un rôle important dans le roman. Sœur Michelle est la sœur supérieure qui accepte, à la demande de l'Abbé Müller, de protéger Hanna. Sœur Thérèse semble être inspirée par Marie-José Bouille. Elle a trouvé dans la vocation religieuse une forme de réponse à ses aspirations de liberté, pour échapper aux contraintes du couple et de la tenue d'un ménage. Sœur Claire, portière, est clairvoyante et comprend le manège de la visite des parents d'Annette dès le début du roman. Ces personnages de femmes manifestent un amour, une générosité et un engagement inconditionnel, même si, on le verra plus loin, elles ne sont pas dépourvues de défauts humains.

Les résistants et le Réseau Catholique

Max Vandenberg et Pierre Lacroix, l'avocat et son secrétaire, sont aussi inspirés par des personnages historiques qui ont joué un rôle important dans le réseau catholique. Max-Albert Van den Berg et Pierre Coene sont arrêtés par la Gestapo le 30 avril 1943 au cabinet de l'avocat.

Le notaire Delière devient le notaire Desnoyer. L'abbé Meunier, l'abbé Müller ; l'abbé Boufflette, l'abbé Roufosse, à la tête de l'Eau Vive qui accueille des enfants défavorisés du milieu ouvrier et aussi des enfants juifs ; Oscar Evrard (clerc de notaire qui s'engagera dans la Sipo-SD) devient Oscar Lambeau, un jeune clerc de notaire chez Desnoyer, après avoir été séminariste sous la direction de l'abbé Müller.

Les femmes et le réalisme

La mobilisation de beaucoup d'hommes durant la guerre amène à de nombreuses situations où les femmes sont seules. Leur présence dans le roman est très importante car elle atteste de la place prépondérante qu'Armel Job accorde dans ses romans à des figures « anonymes », à des « gens ordinaires qui sont majoritaires dans la société⁴ ».

Le personnage d'Angèle est inspiré d'Eva Beelen, ouvrière à la FN, maîtresse d'un garde allemand de la FN. Madame Guignard, alter ego de Marie Guignon, est veuve de guerre puisque Marcel a été abattu par les francs-tireurs durant la Première Guerre mondiale. Louise, une paysanne, a aussi perdu son mari.

Les Allemands et les collaborateurs

Les collaborateurs et les Allemands Rank, Darcet, Voos et Pierre Baumann ont aussi un pendant dans l'histoire, lesquels sont respectivement Ranze, Maurice Darcis, Auguste Voos et Pierre Tegelman. De nouveau, Armel Job part d'éléments factuels trouvés dans le livre de Thierry Rozenblum, mais détourne les noms des personnages. Il en va de même du nom de l'entreprise pour laquelle travaille Jean, l'amoureux d'Angèle. L'ouvrage de Rozenblum atteste de l'existence de la firme de déménagement Ista-Maréchal – devenue Marishal dans le récit – qui vide les maisons abandonnées par les Juifs de leurs biens après la spoliation et les rafles. C'est là que travaille Jean, l'amoureux d'Angèle.

⁴ Michel TORREKENS, « Armel Job, raconteur d'histoires », dans *Le Carnet et les Instants 191*, 2016, p. 3 (en ligne sur <https://le-carnet-et-les-instants.net/archives/armel-job-raconteurs-d-histoires/>, dernière consultation le 10 juillet 2024).

Humaniser et créer l'empathie

Armel Job construit son récit sur la base d'un solide fonds historique. Partant de destins historiquement attestés, il donne à son texte une authenticité forte. Mais, ce qui l'intéresse n'est pas la vérité historique ou le fait de coller aux faits avérés. Il cherche à donner une dimension humaine à ses personnages en inventant une vie sociale, une intériorité, une psychologie à des êtres que l'histoire réduit à des archives, voire des stéréotypes : le collaborateur, le Juif traqué, le résistant, etc. Il évite ainsi, comme dans la plupart de ses romans, d'ériger le bon contre le méchant, le héros contre le salaud. Il donne au lecteur la possibilité de se mettre à la place des personnages, d'entrer dans une relation d'empathie avec des « êtres humains », avec des vies intérieures, des dilemmes, des cas de conscience. Par ce travail de construction élaborée des personnages, Armel Job parvient à créer un attachement important et produit un effet d'empathie que certains analystes, comme Alexandre Gefen⁵, considèrent comme l'une des caractéristiques du roman contemporain depuis les années 80. Gefen montre en effet combien un champ de la littérature entend « réparer le monde et ses blessures », en particulier dans le récit historique. Les interactions entre les personnages et les nuances dans les personnages facilitent l'empathie entre eux, mais avec le lecteur. Afin de donner une densité humaine au personnage, Armel Job crée soigneusement un tissu de relations sociales et surtout familiales. Ainsi, il replace les actions dans un ensemble d'émotions.

La psychologie des émotions

La famille Desnoyer est décrite avec beaucoup de minutie. Hubert Desnoyer a pour épouse Madeleine. Le couple a trois enfants : Élisabeth, quatre ans, Daniel, sept ans et Albert. Élisabeth est le pendant d'Annette dont s'occupe Nicole/Fannia. Cette petite fille apporte beaucoup au récit car elle a une relation privilégiée avec Nicole, dont Hanna est séparée. Armel Job, à travers les relations familiales, souligne les drames intimes que provoquent la guerre et la traque des Juifs. D'une part, on découvre une famille bourgeoise où les enfants sont relativement protégés de l'Occupation et continuent à vivre libres et innocents. D'autre part, on a la famille disloquée : Volko, Fannia, Hanna. Avec beaucoup de finesse, Armel Job tisse autour de Hanna des relations maternelles. La petite juive est entourée d'amour à l'orphelinat par Sœur Michelle et par Sœur Thérèse. Confiée très jeune aux religieuses, elle perd la mémoire de sa « vraie mère » qui vient la voir en tant que marraine tous les mercredis. Lorsqu'elle doit fuir la Miséricorde, c'est Sœur Thérèse qui l'accompagne avec Oscar Lambeau. Les deux jeunes gens doivent se faire passer pour les parents d'Annette, mais la petite fille entre dans ce jeu et reconnaît Thérèse comme sa mère d'élection (p. 282), alors que Nicole attend son arrivée à l'Eau Vive et ignore encore que Volko vient d'être attrapé.

Avec beaucoup d'ironie, Armel Job évoque ce jeu de faux-semblant qui est aussi un jeu de survie. Louise dit ceci en voyant le spectacle de l'enfant qui étreint Thérèse :

— C'est bien, Annette. Il faut aimer sa maman. Voilà au moins une chose que la guerre n'aura pu détraquer : l'amour des enfants pour leur mère. (p. 283)

En tant que lecteur, nous savons que Louise se trompe, nous nous trouvons à la croisée de ces différents points de vue et de ces différents sentiments. La phrase de Louise est cruelle au regard de la situation de Fannia et on ne peut s'empêcher d'éprouver pour elle de l'empathie, en même temps que l'on en éprouve pour Sœur Michelle, qui est déchirée lors du départ d'Annette, et pour Sœur Thérèse qui a choisi la vie religieuse pour vivre libre, mais ne peut avoir d'enfant.

Le personnage de Hubert Denoyer, derrière sa façade de résistant engagé dans la protection des Juifs, cache aussi un être humain sensible et fragile. Il vit dans l'ombre de deux générations de notaires, père et grand-père qui lui inspirent peur et culpabilité. Sa relation matrimoniale avec Madeleine est bancal. Le notaire éprouve une attirance inavouée pour la jeune Nicole qu'il engage à la mort de sa mère pour s'occuper des enfants. Afin de mettre en scène les failles du personnage, Armel Job entame

⁵ Alexandre GEFEN, *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017.

le chapitre 15 avec un comique de situation. Maître Desnoyer est agenouillé dans son cabinet. Le lecteur, limité aux informations extérieures par le point de vue externe, ignore ce qu'il cherche : « Il tâtonne après une chose qui est cachée derrière » (p. 213). Puis l'on entre dans la conscience torturée du pauvre Hubert qui finit par sortir une bouteille de Whisky de grande valeur. L'homme a besoin de ce réconfort pour affronter la situation. Il attend des ordres de Vandenberg (du réseau catholique) concernant le sort de Nicole. Ce penchant pour la dive bouteille, d'autant plus honteux qu'il est en deuil, est un héritage de son père volage dont l'ombre plane sans cesse sur ses agissements. Il se trouve face à un petit dilemme, bien dérisoire au regard de ceux de José Kaiser, d'Angèle ou d'Oscar.

D'un côté, il avait fait vœu de ne plus boire d'alcool pendant l'année de deuil de sa mère – il avait ainsi renoncé à son Bourgogne du dimanche –, et il n'a pas tenu sa promesse. De l'autre, il se trouve dans une situation tellement angoissante qu'il avait besoin d'un remontant, pour tenir le coup, faire face aux événements, prendre une à une les décisions qui conviennent, qui n'engagent pas que lui, mais une autre personne dont il a la charge. Cette personne est vivante. Sa mère est morte. Il lui semble donc qu'il a le droit, qu'il a le devoir de tout mettre en œuvre pour secourir les vivants. « Laisse les morts enterrer leurs morts. » C'est la parole du Christ lui-même. (p. 215)

Cette faiblesse d'Hubert Desnoyer en fait un personnage attachant et l'humour avec lequel Arnel Job nous le décrit nous incite à la fois à la prise de distance et à la sympathie (ou l'empathie). Ce monologue intérieur à travers lequel Desnoyer cherche des alliés pour boire un verre de Whisky, soigneusement caché du regard de tous, prête à sourire à un moment d'intensité dramatique du récit. L'épisode nous plonge aussi dans un autre système de valeurs désuet où les interdits sont nombreux et la culpabilité importante.

La relation complexe entre Angèle et Mme Guignard nous place aussi devant deux personnages gris.

Angèle est un personnage particulièrement complexe dont le prénom ironique cache des airs de démon, mais aussi de jeune femme blessée par le drame familial : la perte précoce du père Marcel. On apprend que celui-ci a été abattu par des francs-tireurs en 1914, qu'il était communiste (« socialiste »), partisan de Jaurès. Madame Guignard s'est retrouvée seule avec sa fille qu'elle a étouffée de son amour possessif et qui lui a ensuite échappé. Les deux femmes entretiennent des relations difficiles. La mère juge sévèrement la fille et ses relations amoureuses. Elle l'accueille avec froideur et rejette ses demandes d'aide pour vivre avec Jean, son amoureux. Cette incapacité mutuelle à s'écouter engendre de la jalousie dans le chef d'Angèle qui perçoit mal l'accueil que sa mère fait à Grégoire et l'aide matérielle qu'elle apporte à un étranger. Même si on perçoit le côté « garce » d'Angèle dès la première scène où elle minaude devant Grégoire, on sent aussi l'amour fou qu'elle voue à Jean, que ce besoin d'une bouée est un besoin de survie. Angèle lorsqu'elle vend Grégoire, est aveuglée par la jalousie et par l'amour de Jean, mais elle ignore le sort de ceux que l'on prétend envoyer dans des camps de travail, elle ignore tout des camps d'extermination.

Madame Guignard provoque la sympathie parce qu'elle accueille Grégoire avec générosité. Néanmoins, elle s'engage sans doute par fidélité à son mari Marcel plus que par conviction idéologique personnelle. Le lecteur est invité à partager la reconnaissance que Grégoire lui voue, comme à une mère protectrice. Cependant, elle accueille avec froideur et méfiance sa fille, elle refuse d'écouter ses confidences d'amoureuse transie et méprise ses sentiments. Madame Guignard juge et se ferme à la communication. Cette non-empathie déclenche sans doute en partie la réaction tragique d'Angèle.

Ce sont donc les sentiments que le narrateur prête aux personnages qui leur donnent une humanité inconcevable dans un livre d'histoire. Ces sentiments universels, comme l'amour, la jalousie, la peur, permettent aux lecteurs de comprendre. Ils suscitent l'empathie et mettent en action la fonction « réparatrice » du texte romanesque. Certes, si on peut haïr l'acte d'Angèle, on peut aussi compatir à son manque, à ce désir insatiable d'être aimée après avoir été étouffée par l'amour de sa mère en manque du père. Job décrit d'ailleurs le feu toujours ardent de Madame Guignard pour Marcel dans la scène du bain qui lui ramène à l'esprit les scènes d'amour (p. 96).

Le chapitre final agit aussi comme un acte de réparation. Lors de son suicide dans la Meuse, Angèle, l'ange déchu, est repêchée, ramenée à la vie, à la rédemption par un officier allemand. Angèle

était déjà en attente de quelqu'un qui se jetterait à l'eau pour la sauver (p. 147). Armel Job inverse les rôles : il place le traditionnel agresseur en position de rédempteur. Le sauvetage de Hans est doublement réparateur. Les émotions comme l'amour, la haine et la jalousie⁶ prévalent la plupart du temps sur les grandes idées. Certes, Madame Guignard, Maître Desnoyer et Oscar Lambeau sont des résistants, mais ce ne sont pas des héros sans faille. Leur mobile d'engagement s'enracine d'ailleurs en premier lieu dans leur vie émotionnelle plus que dans des idéologies.

« Des âmes grises »

Armel Job déploie dans ses romans une capacité à dépeindre la complexité de la psychologie humaine. Au fur et à mesure du récit, les secrets se dévoilent et nous invitent à comprendre plutôt qu'à juger. On verra par la suite quelles techniques narratives le romancier utilise pour créer ces effets.

Évoquons ainsi le personnage de Jean, déménageur chez Marishal, entreprise qui vide les maisons des Juifs. On a tendance à le percevoir d'un œil soupçonneux. Il offre du café, des jolis bas de soie à Angèle et de petits cadeaux prélevés dans le butin juif. Si on peut le percevoir comme vénal, Jean surprend. D'abord parce qu'il n'est pas impatient de profiter de l'amour passionnel d'Angèle, il la respecte et cherche une relation solide et durable. Ensuite, parce qu'il ne partage pas les idées antisémites que son travail nous incite à lui prêter. Lorsqu'il découvre la trahison d'Angèle, il est offusqué et prend ses distances. Le romancier parvient à travers ce personnage secondaire à nous inviter à nous méfier des apparences.

Il est aussi important de souligner qu'Armel Job a accordé une importance particulière à des figures anonymes, des personnages plutôt effacés de la grande Histoire. Pensons à Louise, veuve de guerre qui ouvre sa porte à Oscar et à Sœur Thérèse ou encore à Juliette, l'infirmière qui saisit les enfants de Laja lors de sa fuite. De cette manière, l'auteur crée aussi un roman à tendance sociologique qui met l'accent sur des groupes sociaux et sur leurs actions, plus que sur des grandes figures historiques de la résistance, même si son roman a aussi une fonction de devoir de mémoire en rendant indirectement hommage à la bravoure d'Albert Max Van den Bergh ou de monseigneur Kerkhofs.

Armel Job utilise aussi une technique théâtrale – l'opposition des personnages – qui, généralement, crée le comique. On le voit à travers des duos : Hanna / Elisabeth ; Fannia / Laja ; Angèle / Mme Guignard. Deux figures de prêtres s'opposent : Müller, le maître de conscience, et l'Abbé Roufosse, occupé à soigner les corps plutôt que les âmes. Roufosse dirige l'Eau Vive, un lieu d'accueil pour les enfants d'ouvriers qui leur offre des activités au grand air. Engagé dans le Réseau Catholique, Roufosse cache des enfants juifs sous de fausses identités. C'est le cas de Charles, Léon et Jacques, en réalité Chaim, Leib et Jacob. L'abbé est un personnage d'action plus que de contemplation. Lors d'une discussion avec Oscar, il décrit le sacerdoce de « maître de conscience ». Ce qui compte pour lui avec l'Eau Vive, ce sont les poumons de ces enfants de milieu ouvrier, c'est le grand air !

— Évidemment ! Il n'y a que chez Bernanos que les curés ont l'occasion de s'occuper des âmes. En vrai, ça n'existe pas. Crois-moi : la conscience des autres, mieux vaut ne pas la toucher. Moi, je ne m'intéresse qu'à leurs poumons.

Oscar est bien sûr qu'il se serait intéressé aux âmes, lui. Il serait allé les chercher une à une, il les aurait sorties de leur borbier, il les aurait traînées sur les genoux jusqu'à l'autel. Roufosse est un héros sans doute, mais qu'est-ce qu'un héros au regard d'un saint ? Oscar s'endort le cœur rempli d'amertume. (p. 128)

On voit se tisser entre Oscar Lambeau et Roufosse une relation saine et porteuse de sens, alors que la figure du prêtre confesseur de Müller se révèle toxique. Ce dernier s'est érigé en juge pour Oscar et, implicitement, l'a poussé à la trahison.

⁶ C'est aussi ce que met en scène la pièce *l'Évasion de Socrate* quand Criton et Xanthippe argumentent contre les grands idéaux abstraits de Socrate.

2.4. La narration polyphonique

Exprimer la complexité de la réalité

Comme dans beaucoup de ses romans, Arnel Job manie avec beaucoup de finesse le jeu des points de vue⁷. Dans le livre *Dans la Gueule de la Bête*, le narrateur est externe, mais c'est le travail complexe des points de vue qui produit des effets très riches, à la fois sur le plan de la tension dramatique, de la densité psychologique des personnages et dans le traitement des questions éthiques et philosophiques.

Le jeu de dévoilement progressif en début de chapitre

Le roman n'est pas construit autour d'une structure narrative linéaire. On suit le destin de plusieurs personnages à Liège en avril 1943 : Juif cachés, membres du Réseau Catholique qui aident les Juifs, collaborateurs, Allemands, mais aussi simples citoyens belges pris dans la tragédie de l'Occupation et des difficultés liées à la guerre. Le roman a ainsi une structure assez cinématographique avec des scènes en parallèle, comme dans *La Rafle* de Roseline Bosch, film dans lequel on suit le destin de plusieurs familles juives en parallèle au moment de la rafle du Vel d'Hiv en août 1942. Le talent est de tresser les destins, mais aussi de produire une intrigue haletante autour de la traque des Juifs.

Presque systématiquement, les chapitres commencent par la description d'un lieu qui se dévoile progressivement et que le lecteur est invité à décrypter, à découvrir. Le point de vue choisi dans ce cas est plutôt externe de sorte que le personnage introduit dans l'espace n'est bien souvent pas nommé, mais désigné de manière indéfinie « un/une ».

Le ton est donné dès le premier chapitre qui rompt avec l'incipit classique censé poser le cadre de l'histoire et répondre aux fameuses questions : Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi⁸ ? Le lecteur ne reçoit aucune réponse explicite à ces questions et est obligé de glaner des indices qui lui permettront de recomposer la situation initiale en fin de chapitre.

Au chapitre 1, on entre dans un lieu non identifié, dans une cour avec des enfants et une Sœur. L'indétermination domine, traduisant à la fois le besoin d'anonymat et de discrétion dans lequel se trouve la première protagoniste importante, Annette, dont on comprend vite qu'elle s'appelle en réalité Hanna :

C'est une petite cour carrée inondée de soleil, un jour de printemps, l'après-midi. Trois côtés sont fermés par ses façades en brique percées de hautes fenêtres à meneaux. Le quatrième est un mur bas en grès, derrière lequel on entend régulièrement le fracas d'un tramway et sa cloche. C'est par là que le soleil se répand.

Dans cette cour, une dizaine d'enfants jouent. (p. 9)

Le roman historique traditionnel aurait probablement entamé le chapitre par la mention précise du lieu et de la date et aurait rapidement décliné l'identité des personnages et leur statut social. Ici, tout est volontairement retardé. Ce jeu place le lecteur en position d'enquêteur discret. Il l'oblige aussi à lire entre les lignes et à émettre des hypothèses, à défaut de pouvoir s'asseoir sur des affirmations sécurisantes. Ainsi, la phrase « La seule vraie victime, elle la serre contre elle » (p. 10) peut se lire à double sens, car aux yeux de Sœur Thérèse qui s'occupe des enfants en train de s'asperger d'eau, seule Annette peut être une victime puisqu'elle a aspiré de l'eau par les narines, mais surtout, parce qu'elle est la petite protégée secrète et juive, ce qu'on ne comprend qu'implicitement au premier chapitre.

Les premières lignes en vision essentiellement externe laissent ensuite la place à une succession de points de vue internes où l'on entre dans la tête des personnages de l'histoire à tour de rôle. Dans le premier chapitre, c'est d'abord la vision de Sœur Thérèse qui domine. La fin du chapitre est narrée du point de vue de la Sœur portière, Claire, qui vient littéralement éclairer le lecteur sur la situation en

⁷ Dans *En son absence*, chaque chapitre adopte un nouveau point de vue et amène à reconsidérer systématiquement les hypothèses de lecture de l'enquête.

⁸ Voir à ce sujet Grégory CORMANN, « Les Antichambres de l'humanité. Arnel Job et l'expérience littéraire », dans *Culture. Le Magazine Culturel de l'Université de Liège*, Liège, Université de Liège, 2014 (en ligne sur https://culture.uliege.be/jcms/c_1833639/en/les-antichambres-de-l-humanite-arnel-job-et-l-experience-litteraire?section=cdu_5042&part=1, dernière consultation le 10 juillet 2024).

faisant des suppositions sur l'identité d'Annette (Hanna ?), de la prétendue marraine et du prétendu parrain.

Le chapitre 2 se poursuit selon la même logique. On suit l'homme, « le parrain » vers l'intérieur d'une maison pour nous dévoiler progressivement le secret de son identité et de sa cache :

Rue Sainte-Marguerite. L'homme au beau costume qui tout à l'heure était en visite à la Miséricorde se trouve maintenant devant une ancienne boutique dont la vitrine est condamnée par des panneaux de contre-plaqué. Un cadenas est posé à la porte, mais il y a une seconde entrée qui donne accès au reste de la maison. (p. 21)

On apprend ensuite la double identité de Volko/Grégoire et le jeu de retardement de cette information renforce le sentiment que Volko est un animal traqué, pourchassé, apeuré. La technique narrative accentue l'empathie que l'on peut éprouver pour le personnage. Nous sommes, en tant que lecteur, introduit dans une intimité en danger, grâce à un narrateur qui tend aussi à s'anonymiser derrière des « on ».

Le chapitre 3 est consacré à Nicole et commence aussi par l'indétermination : « Une petite fille en chemise de nuit se serre contre la poitrine de Fannia, la mère de Hanna, mais ce n'est pas Hanna » (p. 35). Les différents personnages ou groupes sont ainsi introduits subrepticement dans le roman, en secret, en cachette.

Dans le chapitre 4 « L'intérieur d'un café, au bord du quartier Hors-Château » (p. 49), il s'agit des Mimosas où Angèle fait la rencontre de Baumann. Pour le chapitre 5 « dans une petite maison ouvrière, un homme et une femme se tiennent ainsi sous le cône de lumière [...] » (p. 63), nous sommes dans la famille Kaiser. Dans le chapitre 8, on entre brusquement dans l'hôpital de Bavière, mais il faut attendre deux pages avant que l'identité du personnage en action soit dévoilée :

De toute l'après-midi, une seule personne s'y est furtivement présentée.

La main sur la porte, elle s'apprête à entrer. Même de dos, à sa petite taille et à son imperméable beige pas très net, on reconnaît tout de suite Baumann, le client rouspéteur des Mimosas, le poursuivant de Laja. (p. 110).

Ainsi, le lecteur est plongé dans un lieu sans en connaître les raisons. Il s'interroge, tente de trouver des explications. Le « on » est un pronom singulier, un « nous », incluant le lecteur et le narrateur. Cette manière de narrer donne l'impression que le narrateur nous projette à l'intérieur du récit comme des « voyeurs », des « témoins ».

Le début du chapitre 9 est plus subjectif et rhétorique. Arnel Job oppose le côté urbain, la Meuse et le côté rural des alentours de Liège, l'Ourthe, en partant de deux références picturales très évocatrices : le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet et en face, un tableau de Constantin Meunier :

L'Ourthe et la Meuse confluent à Liège. L'Ourthe arrive de la campagne, la Meuse débouche des faubourgs. L'Ourthe est une bonne fille, saine, nue comme la baigneuse un peu grasse du *Déjeuner sur l'herbe*. La Meuse est une hercheuse, une ouvrière à la manière de Constantin Meunier, caleçonnée jusqu'aux jarrets, les manches de la camisole retroussées, les cheveux serrés dans un mouchoir de tête. Elle est forte et belle mais, quand elle entre dans la banlieue, elle a mieux à faire que de s'occuper de sa beauté. Elle travaille. Qui s'intéresse à ses charmes devra les deviner derrière les hardes industrielles qui l'enveloppent. (p. 123)

Même départ iconographique que dans la plupart des chapitres, mais ici clairement, le ton est euphorique, les tableaux sont lumineux, même si la hercheuse de Meunier est sérieuse et laborieuse. Oscar Lambeau s'échappe vers un lieu qu'il désire, loin de l'étude du notaire, l'Eau Vive. Il laisse derrière lui la laideur des paysages industriels que Job ne décrit pas, mais suggère.

Au chapitre 11, on est immédiatement plongé dans la scène vue par une sorte de caméra extérieure : « Un petit garçon en pyjama se tient de dos, face à une porte qui se trouve au bout du couloir » (p. 151). Ce n'est qu'au paragraphe suivant que l'on révèle au lecteur que l'on se trouve dans la maison du notaire Desnoyer. Une fois le personnage cadré, Arnel Job nous place dans son point de vue. On suit le jeune garçon qui a confectionné un bouquet de boutons d'or pour Nicole et qui soudain découvre dans la chambre de celle-ci une autre femme très ressemblante, comme sa sœur, allongée sur le lit... C'est Laja. On change alors de point de vue et on se retrouve propulsé dans la tête de Laja, dont

on n'avait plus de nouvelles depuis le chapitre 9 lorsqu'on décrit la course poursuite depuis la maison Kaiser. C'est à travers le monologue intérieur de la jeune mère que l'on a la suite du récit de la fuite : l'arrivée chez Juliette à laquelle Laja confie les enfants et qui lui prête des vêtements d'infirmière pour se cacher jusqu'à la maison Desnoyer. C'est à l'intérieur du monologue de Laja qu'est enchâssé le récit et le dialogue avec Juliette. Les personnages sont donc eux-mêmes des conteurs d'histoire, ou des témoins, ce qui donne un caractère beaucoup plus subjectif au récit.

Au chapitre 12, on retrouve le même jeu de dévoilement progressif :

La pièce est un rectangle étroit, comme un bout de couloir fermé, sans fenêtre. La lumière se répand d'un lustre élémentaire équipé de trois ampoules nues. Pas d'interrupteur. Il doit se trouver à l'extérieur, à côté de la porte fermée à clé. Sur les longs côtés sont fixées des étagères vides, sauf une, où se trouvent une bouteille de Javel, un petit fût de savon noir, des seaux galvanisés et quelques serpillères empilées. Sur l'étroit côté en face de la porte, un lit de camp militaire en toile. À un bout, une couverture en carré, à l'autre, assis la tête entre les mains, Oscar. (p. 167)

Une longue description d'un point de vue externe entame le chapitre et invite le lecteur à lire entre les lignes pour comprendre que l'on se trouve dans une pièce de la Sipo-SD et que Oscar est aux mains des Allemands qui vont le faire chanter. On entre ensuite dans la tête du personnage d'Oscar Lambeau avec l'impression qu'il a risqué sa peau pour sauver Laja et qu'il a été violenté par Darcet. Mais le monologue intérieur d'Oscar nous permet de comprendre que celui-ci a été piégé et qu'il n'est pas le héros que l'on croit :

Alors, il doit bien en convenir, Oscar a maudit Mme Kaiser. Il aurait préféré qu'ils lui mettent la main dessus. C'est lui qui allait écoper pour elle maintenant. Qu'est-ce qui lui avait pris de faire demi-tour pour rentrer dans la maison de cette femme, pour lui crier de s'enfuir ? Une parfaite inconnue, qui ne lui était de rien, une étrangère. (p. 169)

Cette pensée d'Oscar contraste avec l'image qu'on s'est construit de lui à travers le récit de la fuite de Laja qui a lieu grâce à Oscar. Malgré son caractère poltron, le jeune homme se mouille et prend des risques, mais on perçoit maintenant qu'il le regrette. Alors qu'on s'est forgé l'image d'un héros courageux, on comprend qu'Oscar est héros malgré lui.

Le monologue intérieur

L'importance du monologue intérieur permet ainsi d'entrer dans la complexité des personnages et de dresser des portraits en nuance. Les religieuses agissent avec générosité et prennent des risques par conviction de devoir aider leur prochain. Mais certaines ne sont pas indemnes de préjugés antisémites. Lorsqu'Annette doit quitter le couvent pour aller à l'Eau Vive, Sœur Michelle éprouve une violente douleur à l'idée de la séparation avec l'enfant à laquelle elle s'est attachée contre toute attente. Elle se remémore qu'elle a accepté, par devoir d'obéissance, de cacher Hanna, à la demande de l'abbé Müller :

Tandis qu'il ôtait un à un ses vêtements sacerdotaux, il lui demande à brûle-pourpoint si elle accepterait de cacher un enfant juif. Décontenancée, elle avait accepté parce que c'était un prêtre qui demandait, par obéissance à l'Église, mais sans pouvoir se défendre d'une vague répugnance. Dans son esprit, l'adjectif « juif » conférait une sorte de perversité à tous les mots auxquels il se rapportait. Elle s'attendait à recevoir un être sournois, un rejeton d'un peuple déicide, qui cracherait sur le crucifix quand elle aurait le dos tourné. Mais, à la place, un visage d'ange lui était apparu. (pp. 246-247)

De l'extérieur, les personnages sont des « stéréotypes », des salauds ou des héros. Ce n'est que l'entrée dans la pensée par le monologue intérieur qui permet de nuancer.

Le jeu de multiplication des points de vue produit aussi des jeux d'opposition qui créent tantôt de l'ironie, tantôt une prise de distance critique qui oblige le lecteur à suspendre son jugement et à tenter de comprendre les personnages. La manière dont Oscar Lambeau se perçoit en tant que membre improbable de la résistance, en tant que traître et le regard que porte sur lui l'abbé Müller illustre bien cette situation.

2.5. La posture du narrateur : intercession ou introspection ?

Armel Job renonce au narrateur omniscient traditionnel qui, dès le début du roman et du chapitre, donne les informations de temps et de lieux. Il nous place plutôt dans un point de vue variable, commençant systématiquement par un point de vue plutôt externe, photographique, comme le montre bien Grégory Cormann⁹, ou cinématographique puisque l'image bouge, mais où l'indétermination règne. Puis il entre alternativement dans le regard des protagonistes, dévoilant progressivement le récit, mais aussi l'intériorité des personnages afin de perturber le jugement du lecteur.

Frédéric Saenen, dans la postface de la réédition du roman de la collection Espace Nord, parle de narrateur « intercesseur » (p. 314) qui intervient pour émettre des remarques de manière discrète entre nous et le récit pour nous pointer du doigt des « éléments troublants, importants, surprenants, cruciaux ». Pour le postfacier, le narrateur pose « un regard auctorial du *point de vue de la morale* » (p. 315). Il indique sa présence dans le premier chapitre, lorsque le narrateur évoque la prononciation de Hanna avec un *h* aspiré, ou la question oratoire : « Comment s'appelle en définitive cette gamine ? » (p. 18).

Ce narrateur « intercesseur », selon les mots de Saenen, intervient beaucoup dans le chapitre 16, lors de l'arrestation de Volko. On trouve beaucoup de pronoms indéfinis, des « on » qui remplacent des « nous » et qui nous invitent à entrer en tant que lecteur dans l'histoire. Job utilise la question oratoire pour interroger le lecteur sur le comportement de Volko. Que ferions-nous, lecteurs, à sa place ?

Volko va-t-il enfin comprendre ce qu'il lui reste à faire ? Les Allemands ont laissé partir les deux ouvriers sans sourciller. Pourquoi pas lui ? Ils cherchent quelqu'un qui devait se trouver dans l'arrière-salle. Cela ne leur vient pas à l'idée que leur gibier puisse se trouver sous leurs yeux dans la salle. (p. 240)

Quelques pages plus loin, Volko hésite toujours. C'est maintenant le choix du conditionnel qui indique que le narrateur nous incite à faire des hypothèses : que feriez-vous à sa place ? Et soudain apparaît le « nous », une adresse directe au lecteur.

Tout n'est pas perdu. Volko pourrait se ramasser, bondir dans la rue, prendre ses jambes à son cou. Avant que les deux autres ne réagissent, il serait déjà loin, direction Hors-Château, où des dizaines de ruelles minuscules s'embranchent à la chaussée principale. N'est-ce pas ce que nous aurions fait à sa place évidemment, nous qui n'y étions pas ? (p. 242)

Si Saenen parle d'effet d'intercession, on pourrait aussi bien parler d'effet d'introspection : le lecteur est invité à se mettre à la place du personnage, à imaginer ce qu'il aurait fait, comment il aurait agi. Le narrateur, comme chez *Jacques le Fataliste* de Diderot, entre pratiquement en discussion avec son lecteur, l'incite à avoir une position critique, analytique, à se poser des questions. En outre, le choix du présent de narration assez dominant dans le récit d'Armel Job joue aussi cette double fonction d'effet de vivre en présentiel, d'être, en tant que lecteur, comme projeté dans le récit, mis à la place du ou des personnages.

Ainsi, si le roman n'a pas une structure de roman mémoriel car il n'entrelace pas dans la narration le passé et le présent dans un rapport de réflexion de l'un sur l'autre¹⁰, il développe néanmoins des techniques narratives qui projettent le lecteur dans la situation des personnages et invitent à partager leurs sentiments, leurs peurs, leurs maux. La fin de chapitre 18, où Müller, Vandenberg et Volko se retrouvent enfermés dans la même cellule, travaille aussi cet effet de surprise et d'empathie émotionnelle. Alors que Vandenberg, Müller et Volko se découvrent et se retrouvent enfermés dans un huis clos qui peut rappeler la pièce de Jean-Paul Sartre, le voisin de cellule insiste, par des coups répétés contre le mur, pour savoir qui se trouve à côté de lui. Le jeu agace manifestement Vandenberg. Mais Volko, qui a besoin d'échange et de partage alors qu'il a été privé de relation sociale enfermé chez Mme Guignard, répond en morse et décline leurs trois noms. L'autre de répondre à brûle-pourpoint : « Salut à tous. René. Serai fusillé demain matin. » (p. 276). Une chute inattendue qui rappelle le destin tragique qui attend les prisonniers, qui rappelle la violence et le mal, et qui pousse le lecteur à l'empathie.

⁹ Grégory CORMANN, *op. cit.*

¹⁰ Le roman mémoriel choisit d'alterner les narrations dans le passé et dans le présent des personnages, comme c'est le cas dans *Les Hommes* de Laurent MAUVIGNIER (2010) qui traite de la guerre d'Algérie et des traumatismes vécus par les soldats français.

2.6. Un roman historique ou philosophique ?

Pour Armel Job, « l'histoire est un décor » et son objectif est de chercher « comment des êtres particuliers vont se situer et réagir par rapport à des circonstances historiques¹¹ ». Il s'agit donc bien d'analyse psychologique et comportementale de l'individu dans un contexte de crise. Le but est, selon l'expression de Simenon, de « comprendre, ne pas juger », car comme le confie le romancier lui-même à M. Torrekens : « ce que je retiens chez lui [Simenon], c'est cette attention aux êtres humains, en tentant de comprendre les ressorts de leurs actions, tout en s'abstenant de faire la morale. Tous les grands romans sont fondés sur l'interrogation du monde plus que sur l'affirmation. Ils remettent en question, ils déstabilisent » (p. 5).

La question du mal

En plaçant en exergue du roman une citation d'Hannah Arendt, Armel Job indique au lecteur combien la question du mal moral est au cœur de son histoire. « Il n'est nullement nécessaire d'avoir un cœur mauvais – phénomène assez rare – pour causer de grands maux » (p. 5). En effet, les personnages sont des humains et leurs actes ne sont pas diaboliques, mais relèvent de la banalité. Ce sont des gens ordinaires, comme nous tous.

L'idéologie nazie, c'est la racine du mal, la gueule de la bête. C'est le personnage de Voos qui, face à Oscar Lambeau, définit la théorie du « surhomme » aryen nazi et évoque les parasites qu'il faut exterminer pour amener à une société de l'homme nouveau.

— Tu te souviens de saint Paul ? « Revêtez l'homme nouveau, dépouillez-vous du vieil homme. » Nous avons revêtu l'homme nouveau. Le vieil homme, c'est l'homme anglo-saxon ou l'homme soviétique, abruti chacun à sa façon par le matérialisme. Nous, nous voulons l'homme neuf, pur, fier, conquérant. Vous aussi, les catholiques, vous voulez conquérir la terre, mais vous vous trompez sur les moyens. Ce n'est pas l'amour du prochain qui unira les hommes. Vous vous méprenez sur l'humanité. Les hommes ne s'inclinent pas devant l'amour, mais devant la force seulement. C'est le combat pour la vie. Il faut que les meilleurs exercent cette volonté de puissance, qu'ils établissent l'ordre naturel des forts sur les faibles, qu'ils écrasent sans pitié les parasites. (p. 180)

Voos essaie d'impressionner Oscar Lambeau. Il cherche à obtenir des informations par la terreur, non pas physique, comme la brute de Darcet, mais par les mots. Il prône la domination comme valeur, bref la violence, la haine de l'autre et du faible. Il le pousse à la faute en lui faisant peur et l'incite à trahir : « la crainte de la trahison, c'est un préjugé pour les imbéciles » (p. 181). On voit que le discours de Voos abolit la frontière entre le bien et le mal, voire renverse le mal en bien puisque Voos va même jusqu'à dire que le mal est nécessaire au bien et que sans Judas, il n'y a pas de sacrifice de Jésus !

La guerre et la politique du moindre mal

L'occupation durant la Seconde Guerre mondiale offre donc un cadre pour analyser des grandes questions humaines comme celle du mal. Car comme le dit le personnage de Max Vandenberg lui-même, la guerre est « l'empire de Satan » :

Ce qu'il y a de terrible dans la guerre, c'est qu'il ne s'agit plus du bien et du mal, comme on se l'imagine, mais seulement de différentes sortes de mal entre lesquelles il faut se décider. La guerre est l'empire de Satan. (p. 269)

Les autorités politiques sont confrontées à cette question du Mal et le roman évoque à de nombreuses reprises la politique du « moindre mal » qui a été l'option de la plupart des responsables. Il s'agissait de ne pas déplaire à l'Occupant pour éviter de s'attirer ses foudres : en somme de se soumettre aux demandes sans protester afin de ne pas léser la population, de ne pas prendre de risque. *Dans la gueule de la bête* mentionne l'attitude du bourgmestre de Bologne qui « collabore » avec les Allemands (p. 29). Il pointe aussi l'Association des Juifs de Belgique qui, à la demande des nazis, a fourni des listes, établi des registres avec les adresses, et même les changements d'adresse. On sait que ce choix a envoyé des

¹¹ Michel TORREKENS, *op. cit.*, p. 5.

milliers de personnes dans la gueule de la bête. Armel Job suggère aussi que ce choix des autorités à fournir des informations était anticonstitutionnel et Volko lui-même en a conscience :

Cela, c'étaient, hélas ! les menaces des Allemands. Lui, Bologne, il transmettait, il était désolé certainement, il ne pouvait imaginer un seul instant que cette paperasserie aurait la moindre conséquence. Un os à ronger pour les nazis, la politique du moindre mal, qui dégoulinait depuis les ministères jusqu'à l'employé du Bureau de la population, si aimable, si sincèrement désolé. (p. 29-30)

Baumann, lorsqu'il traque Laja Kaiser qui lui échappe dans Liège, se rend à la commune pour avoir accès au « fichier juif ». Il y a une certaine réticence de l'employé à fournir l'information sans mandat officiel. Baumann doit donc aller chercher une lettre auprès de Ranze ! Mais l'information sortira et la résidence de Laja sera identifiée.

Un mal banal

Le personnage de Pierre Baumann, l'indic, le traître, celui qui traque les Juifs comme du gibier pour de l'argent, est à plusieurs reprises comparé à la figure du diable, une « bête féroce » (p. 134). Il n'est pas pour autant une incarnation du mal absolu. Armel Job prend soin de remettre en question une vision totalement noire du « petit coq » à l'imperméable beige, ancien syphilitique. En effet, on comprend qu'il est fils d'un Allemand que sa mère rejette et méprise. Après un séjour à l'hôpital pour soigner sa syphilis, Baumann travaille rue Lairesse pour un électricien juif qui l'exploite et le méprise. Sa haine de l'autre trouve ses racines dans la haine dont lui-même a été l'objet. Enfant, il est mal perçu en Belgique parce que c'est un fils de « Boche » (p. 114). La guerre et le retournement de situation vont être une occasion de prendre sa revanche. Mais Baumann peut aussi se montrer ouvert à l'autre. C'est ainsi qu'il est porté (au chapitre 12) par la curiosité de comprendre qui est son opposé, Oscar, le résistant. Il cherche à comprendre pourquoi chacun a embrassé un camp et pas l'autre. Il est dans un état de fascination devant un autre qu'il ne comprend pas, mais qu'il respecte comme un être sacré :

Pour l'instant, il l'observe seulement. Il est comme un chasseur qui vient tout à coup d'apercevoir un gibier mythique, un cerf chandelier, un chevreuil à trois andouillers. Il baisse le canon de son fusil et, fasciné, il suit des yeux l'animal qui traverse la clairière. (p. 210)

Armel Job a donné une coloration singulière à sa métaphore filée de la chasse et de l'animalisation. Le nazisme, c'est la bête féroce qui dévore d'autres créatures plus faibles. Le mauvais est le prédateur, mais ici l'animal traqué est intouchable, comme une apparition divine que le chasseur renonce à tuer. L'animalisation, signe du mal, laisse place à une forme de sentiment humain.

Baumann suit alors Oscar déboussolé jusque dans l'église place saint Christophe. Lorsque le clerc de notaire s'effondre, il lui vient en aide, le sort à l'air libre et lui offre une gosette. Il se montre donc capable d'humanité et d'empathie, si bien que plus tard, Oscar Lambeau le comparera au bon samaritain (p. 227). Cette comparaison est pleine d'ironie et traduit combien les apparences peuvent être trompeuses. Figure du mal, Baumann devient une figure du bien au regard d'Oscar Lambeau : un humain comme les autres, capable du pire selon les circonstances...

Hans Simon, un Allemand pas comme les autres

À la fin du roman, Armel Job introduit le personnage de l'ennemi, le « vrai officier allemand ». Mais il prend soin de lui donner un visage humain. Comme il le fait déjà dans le roman *Commandant Bill* avec le jeune soldat Werner, Armel Job dépeint des camps ennemis de manière nuancée. Au début du dernier chapitre (chapitre 20, pp. 294-295), Hans est décrit en train de lire une lettre de son village de la Moselle, Cochem, écrite des mains de sa mère. Il décrit la souffrance du peuple de l'autre camp, l'innocence des victimes. Il décrit aussi la souffrance de ressentir le climat délétère au sein de l'armée allemande, et « la haine sourde de la population qui l'entoure » (p. 295) : Hans souffre de cette altérité qui le met en marge de la société liégeoise avec laquelle il voudrait communiquer. Ce sentiment de solitude et de rejet se traduit par l'impression que si Hans tombait à l'eau, personne ne lui viendrait en aide. On retrouve un sentiment proche de celui de la solitude, du rejet et de l'absurde que ressent fort Volko au point de se laisser prendre, comme on va le voir. Le romancier nous introduit dans la pensée

de l'ennemi et nous incite à le considérer comme un humain doté des mêmes sentiments que nous, et en particulier de l'empathie. Or, précisément, cette empathie est la source de réconciliation, voire de rédemption puisque Hans, nageur invétéré, ne va pas hésiter une seconde à plonger dans la Meuse pour sauver une Angèle désespérée qui, après la trahison de Volko et le rejet de Jean, se jette à l'eau. Arnel Job fait du soldat allemand qui sauve Angèle une figure d'espoir, de pardon et de justice.

L'antisémitisme

Le roman aborde aussi cette question, du point de vue des personnages du roman, belges et engagés contre le nazisme, mais qui véhiculent néanmoins des idées antisémites, des stéréotypes ou sont animés par des motivations finalement peu tolérantes, notamment certains membres du réseau catholique.

Au premier rang, il y a Angèle. Elle développe pour Grégoire une jalousie que l'antisémitisme va nourrir. Elle découvre qu'il est juif parce qu'elle l'espionne alors qu'il prend son bain et découvre sa circoncision. Elle ne peut pas accepter que sa mère ne lui fasse pas payer de loyer, alors qu'elle-même a besoin d'argent : « Il a de l'argent, c'est certain. Tous les Juifs ont de l'argent » (p. 106). Ce stéréotype devient un motif de haine qui va pousser, par opportunisme, Angèle à la trahison :

Quand cette scène, malgré elle, lui revient à l'esprit, elle le hait. Cela légitime son indiscretion. Et la rancœur qu'elle hésite à vouer à sa mère se reporte sur ce parasite qui suce le sang de sa bienfaitrice et lui fait oublier sa fille. (p. 107)

D'un « mal banal », d'une idée toute faite assez commune, on passe à une haine qui va déboucher sur l'arrestation de Volko.

L'antisémitisme se retrouve à petites doses dans la société, même dans le chef de ceux qui cherchent l'engagement pour la cause. En effet, on assiste, dès le chapitre 3 chez le notaire Desnoyer, à la prière du soir, dédiée aux Juifs. Les paroles prononcées sont éloquentes :

Ensuite, « pour nos frères, les Juifs ». Encore heureux, pour ces gens-là, qu'Albert et Daniel fourrent pêle-mêle dans les mystérieuses subdivisions du genre humain, avec les communistes, les rexistes, les léopoldistes et les autres dont les parents parlent quelquefois quand ils ont des invités, il n'y a pas de dizaine, mais seulement une formule, que même Élisabeth connaît par cœur, bien qu'elle soit remplie d'expressions à coucher dehors.

« Dieu de bonté, Père des miséricordes, nous vous supplions par le Cœur immaculé de Marie, et par l'intercession des Patriarches et des Saints Apôtres, de jeter un regard de compassion sur les restes d'Israël, afin qu'ils arrivent à la connaissance de notre unique Sauveur, Jésus-Christ, et qu'ils aient part aux grâces précieuses de la Rédemption. *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* » (p. 40).

Nous sommes introduits dans la cachette du troisième membre de la famille Goldman, Fannia/Nicole, au service de la famille Desnoyer où elle s'occupe des enfants. Derrière l'acte d'engagement du notaire auprès du réseau Vandenberg, on peut aussi percevoir des motivations idéologiques à peine voilées : il s'agit, pour certains membres du réseau catholique, de s'engager pour sauver les Juifs, surtout d'un point de vue religieux, pour les ramener sur le droit chemin de la pensée chrétienne. Il faut convertir ceux qui ne sont pas sur le bon chemin. De même, au couvent de la Miséricorde, on peut percevoir toute l'ambiguïté du rapport à la question juive, d'une part dans le monologue de Sœur Michelle qui nous permet de comprendre les préjugés antisémites dont elle s'est détachée, d'autre part dans la tentative de Sœur Claire de baptiser la petite Annette avant son départ pour l'Eau Vive au chapitre 17. Arnel Job nous dépeint une Sœur Claire hallucinée, déterminée à « sauver » Annette par le baptême au cas où quelque chose lui arriverait afin qu'elle n'aille pas dans les « Limbes » : « Son âme sera condamnée aux limbes. Elle sera privée à jamais de la vision bienheureuse de Dieu » (p. 254). Pour Sœur Claire, une Hanna non baptisée est une âme perdue et elle maudit Sœur Michelle qui s'est opposée à son acte de sauvetage (p. 255).

Oscar Lambeau, lorsqu'il se rend chez Laja Kaiser, tente d'identifier Pierre Baumann. Laja semble l'avoir déjà vu dans son quartier de la rue Laresse, avant la guerre. Pour elle, il est juif. Oscar rejette naïvement cette idée, ne pouvant imaginer que des Juifs trahissent leur propre camp. Et Laja d'évoquer les listes fournies aux nazis par l'Association des Juifs de Belgique.

— Des listes peut-être, mais ils ne traquent pas les personnes. Je ne peux pas croire qu'un Juif... Est-ce que cet homme avait le type ?

— Quel type ?

— Le type sémitique.

— Qu'est-ce que c'est que ce type sémitique, monsieur ?

Oscar ne sait que répondre. Il est désarçonné. En principe, on ne pose pas de question au confesseur. Mais aussi quelle sottise de sa part ! Qu'est-ce bien, en effet, que ce fameux type sémitique ? Sur les affiches des Allemands, c'est un gros nez crochu, des lèvres épaisses, le regard fuyant. Qui a jamais rencontré cette caricature ? Laja, devant lui, a des traits de madone. Il est vrai que la Sainte Vierge était juive. Et Chaim ? Beau comme un Enfant Jésus. Les Allemands prétendent déterminer les critères morphologiques de la race, mais leurs avis de recherche ne peuvent définir le Juif que par la religion. (p. 135)

Oscar se retrouve piégé, obligé de reconsidérer ce préjugé qui s'est imposé à lui parce que l'imaginaire collectif et surtout la propagande nazie l'ont construit.

Le dilemme, la trahison et le pardon

Trois personnages sont amenés à trahir dans le roman : Angèle, José Kaiser et Oscar Lambeau. Armel Job nous place devant des cas de conscience et s'arrange pour que le lecteur ne soit pas en position de juge, mais pour qu'il analyse et comprenne les enjeux.

Kaiser et Vandenberg

Au chapitre 18, nous sommes plongés dans la cellule de prison qui reçoit tour à tour Max Vandenberg, Müller puis Volko. On assiste à un débat à caractère éthique entre l'avocat et le maître de conscience d'Oscar Lambeau. Tous deux discutent de la trahison dont ils ont été l'objet. Max Vandenberg sait qu'il a été trahi par José Kaiser. Il décortique le dilemme auquel ce dernier a été confronté : soit trahir le réseau, soit trahir sa femme (p. 268). Il comprend humainement l'acte de celui qu'il devrait considérer comme son ennemi et lui pardonne car il sait qu'il a dû choisir le moindre des deux maux. Il va même jusqu'à se mettre à la place de José Kaiser et imaginer qu'à sa place, il aurait eu des difficultés à choisir l'amour de sa femme Marthe, qu'il aurait peut-être trahie :

Comment aurait-il agi, lui, s'il avait été devant la même décision que Kaiser, livrer Marthe ou le réseau ? Il préférerait ne pas y penser. Le sort de Marthe n'aurait guère fait le poids dans la balance, il le sentait trop, il ne l'aimait plus assez. (p. 269)

À travers le regard compatissant de l'avocat Vandenberg qui analyse le dilemme d'un autre homme, le lecteur est invité à se poser la même question. Qu'auriez-vous fait à sa place ? Le sentiment de Vandenberg laisse aussi le lecteur sceptique. Comment peut-on trahir celle qu'on a tant aimée ?

Armel Job met la victime dans la position du traître et évite de porter un jugement tranché qui condamne. Au contraire, il envisage qu'avoir cherché à sauver sa femme est peut-être le plus mauvais des choix :

Kaiser a choisi l'amour de sa femme, mais il est possible que, du même coup, il l'ait tué. Comment l'aimera-t-il, cette femme, quand, à chacun des baisers qu'il lui donnera désormais, le prix qu'il a payé pour les conserver lui reviendra à l'esprit ? (pp. 269-270).

Et Vandenberg de conclure : « Il n'y a ni lâche ni généreux, l'abbé, chacun s'en tire comme il peut » (p. 270).

La politique du moindre mal entache tout et déconstruit la figure du héros et du traître. Il n'y a au fond pas de bon choix et la guerre rend tout acte susceptible d'être entaché par le mal. Le dialogue philosophique est particulièrement intéressant car il décortique la complexité du choix éthique devant lequel s'est trouvé José Kaiser. En outre, c'est la victime, Vandenberg, qui réalise cet examen de conscience à la place du traître et qui, du même coup, lui pardonne par empathie. On voit donc comment Armel Job met le dialogue au service de la réflexion. Il nous évite de juger Kaiser et nous invite plutôt à le comprendre.

Müller et Oscar Lambeau

La construction du personnage de Müller est à cet égard très riche également. Dans un roman où la question de l'empathie et du pardon est cruciale, la figure du prêtre/confesseur est essentielle. Sociologiquement, le prêtre a longtemps joué le rôle du psychologue dans la société occidentale d'héritage chrétien. Armel Job questionne ce rôle. Si Oscar Lambeau trahit l'abbé Müller lorsqu'il est soumis « aux tortures » de Darcet et Voos, c'est parce que c'est son directeur de conscience qui l'a « trahi », qui l'a rejeté de sa vocation (p. 272). Lambeau et Müller entretiennent une relation complexe, mêlée d'autoritarisme, mais aussi de compassion intime. C'est Müller qui met Oscar hors du séminaire et lui trace sa voie sans lui demander son avis : il sera clerc de notaire et s'engagera dans le réseau et à l'Eau Vive, car la prêtrise n'est pas faite pour lui. On comprend que Müller a surpris Oscar dans sa chambre en train de s'adonner à des pratiques de flagellation que le directeur de conscience condamne. Mais les vraies raisons de ce rejet se dévoilent à la fois dans les monologues intérieurs d'Oscar et dans ceux de Müller : une attirance érotique réciproque, un amour interdit auquel Müller a coupé court avec une certaine forme de violence autoritaire. Ce choix de Müller pour Oscar lui revient en pleine face lorsqu'il apprend que son « protégé » est aux mains de la Gestapo :

Son sort le frappait de plein fouet, comme l'absurde aboutissement des intrigues auxquelles il s'était livré pour le protéger. Non pas le protéger contre les Allemands, mais contre un adversaire bien plus redoutable, à savoir lui-même, l'abbé Müller, son maître, son directeur de conscience, mais aussi, dans les sombres replis de son âme, son adorateur.

Oui, comme saint Paul, il a une écharde dans sa chair : il éprouve un attrait irrésistible pour les jeunes gens. (p. 271)

Entre deux maux, quel est le pire ? L'amour homosexuel ou le nazisme ? En tentant d'éviter le premier, Müller a mis Lambeau dans les mains du second. Celui qui doit prendre soin de l'âme devient une sorte d'agresseur qui poussera inconsciemment Lambeau à la faute, à la trahison. Ce dernier se sent frustré parce qu'il a abandonné sa vocation, celle d'être à son tour le confesseur, celui qui guide les âmes¹². Il est déchu dans un rôle de subalterne. On le voit comme un personnage en loque, en lambeaux. En outre, cette homosexualité refoulée est, dans l'esprit de Müller et dans celui d'Oscar, un mal moral, un interdit ! Oscar lui-même exprime son attirance pour Chaïm de l'Eau Vive, pour sa beauté d'éphèbe (p. 128). Cependant, malgré cette action violente de Müller qui ternit la figure du confesseur empathique, l'abbé ressort aussi comme une figure d'amour et de pardon. En effet, lorsqu'il apprend qu'Oscar a été piégé par la Sipo-SD, il s'en veut de l'avoir jeté en quelque sorte dans la gueule de la bête en l'amenant dans le réseau¹³. Müller perçoit Oscar comme un personnage fragile. Il se sent coupable de son sort.

Cette capacité d'introspection que rend possible l'usage subtile du monologue intérieur traduit l'empathie et signe le pardon de Müller. Cet amour interdit, mais inconditionnel, est la garantie que Müller comprendrait le geste de son protégé qu'il a pourtant malmené. C'est Thérèse, la sœur, qui actera ce pardon :

— Mon pauvre ami... Personne ne peut vous adresser de reproches. Il faudrait être passé par où vous êtes passé.

[...]

— Vous, par exemple, Sœur Thérèse, vous pourriez me pardonner ?

— Oui, Oscar, soyez-en sûr.

Le poids mort qui pesait sur son cœur se fendille. Des morceaux s'en détachent, passent en sanglots étouffés dans sa gorge. Il pleure silencieusement et glisse dans le sommeil. Une main délicate, une main de femme, s'est posée sur la sienne et il la tient au cœur de sa paume. (pp. 288-289)

¹² « Ancien séminariste, c'est pis que défroqué. Le défroqué inspire de la répugnance. Même s'il a jeté la soutane aux orties, il n'en est pas moins prêtre. *Sacerdos in aeternum*. Sa puissance est toujours là. Il fait peur. Tandis que l'ancien séminariste est un avorton » (p. 85). On sent combien Oscar Lambeau est hanté par un complexe d'infériorité et combien il rêvait d'exercer une domination par le statut de prêtre.

¹³ Müller voit Oscar dans la géhenne, en enfer (p. 272). Dans l'iconographie chrétienne, au Moyen Âge, on représente l'entrée de la géhenne comme la gueule d'un monstre...

Le pardon a lieu, il est donné symboliquement par un tiers, comme c'est le cas aussi à la fin du roman pour Angèle à laquelle la foule anonyme (nous ?) et Hans tendent la main.

Le roman d'Armel Job montre combien les actes humains sont guidés par des émotions, des désirs et des manques profonds, plus que par la rationalité. Derrière les figures historiques des résistants se cache surtout une forêt de sentiments. L'engagement d'Oscar Lambeau dans le réseau est plus le fruit d'un évitement, d'une tentative d'échapper à son moi profond qu'une décision rationnelle et convaincue contre l'injustice et la barbarie nazie. Dès lors, sa trahison est le fruit d'une série de tensions intérieures plus que d'un manque de courage du résistant qu'il est devenu par défaut.

Ainsi, Armel Job explore les consciences en tant de guerre. Il pose des grandes questions éthiques en plaçant les personnages dans des situations exceptionnellement tragiques. Il nous incite dès lors à nous mettre à leur place et à nous interroger sur notre action : qu'aurions-nous fait à leur place ? Aurions-nous trahi ? Aurions-nous pardonné ?

Le mal et l'absurde : Volko/Sisyphe

La confrontation de Volko au mal absolu rappelle l'absurde chez Camus. Le personnage prend conscience du non-sens de sa situation. Le train-train, la peur et la solitude vécue dans le grenier de Madame Guignard rappellent l'expérience de Sisyphe et le silence du monde face au besoin de sens. Plus rien ne fait sens dans la vie du tailleur juif obligé de se cacher et de renoncer à son identité. Volko se sent étranger à cet univers. C'est ainsi, dans un acte de lucidité, que Volko se jette dans la gueule de la bête. Armel Job insiste beaucoup sur le sentiment d'étrangeté ressenti par Volko. Dans le chapitre 16, le tailleur sort de la cache chez Mme Guignard pour se rendre au café les Mimosas en vue du rendez-vous présumé avec Jean pour le costume de mariage. Il marche comme un automate, pris par une peur qui l'empêche de contrôler le rythme de ses pas. On le voit s'engouffrer irrémédiablement vers son destin, comme aspiré :

Une fois qu'on est devenu indésirable, une sorte d'humain plus vraiment humain, qui n'a plus sa place parmi les autres, on¹⁴ se découvre plus méfiant qu'un gibier aux abois. On marche l'estomac noué, la nuque raide. On accélère le pas sans le vouloir pour abrégier l'épreuve. C'est ainsi qu'on se retrouve bien trop tôt à son rendez-vous. (p. 231)

Volko est en quelque sorte en mode automatique, il ne contrôle plus sa volonté. Il entre dans le café, s'installe là où le cabaretier lui indique. Lorsque Darcet et Voos entrent et demandent à se rendre dans l'arrière-boutique, il ne réagit pas alors qu'il aurait pu partir. Il ne suit pas le mouvement des autres clients qui s'esquivent. Il est paralysé et soumis à son sort. Il accepte de donner ses papiers, sans chercher à fuir :

Une épaisse fatigue s'abat sur ses épaules. Il ne saurait supporter plus longtemps la vie absurde à laquelle il est réduit. Quelque chose doit se passer. N'importe comment, il faut aller de l'avant. Son arrestation tout à coup lui apparaît sous un autre jour. Il vaut mieux qu'elle se produise, que le goulet d'étranglement où les événements se sont empêtrés se dégage, qu'on avance.

Il referme la porte. Il se dirige vers Voos. Ses jambes sont fermes maintenant. Il porte déjà la main à l'intérieur de sa veste pour en sortir ses définitivement faux papiers. (p. 242)

Conscient de la tragédie, d'être rejeté du monde comme étranger à lui, Volko accepte son sort et opte pour le suicide. Il ne cherche pas, comme Meursault, à se révolter contre un monde qui le nie et le rejette. Dans le roman de Camus, Meursault est condamné à mort pour le meurtre de l'arabe, mais surtout en réalité parce que l'accusation a fait de lui un être inadapté, un étranger aux codes sociaux qui doit mourir parce qu'il n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère plus que parce que c'est un assassin. Meursault meurt parce qu'il est étranger à ce monde dont il ne maîtrise pas les codes et le sens. La solitude, la lassitude et la lucidité rapprochent les personnages de Volko et de Meursault et en font des figures de Sisyphe, de la condition de l'homme face à l'inéluctable négation du sens par le mal absolu, par la mort.

¹⁴ Armel Job utilise à nouveau le pronom indéfini plutôt que le « il » déictique pour Volko. Ainsi, il généralise et invite le lecteur à se mettre à la place de Volko. Voir le chapitre sur la narration.

Lorsque Volko se retrouve dans la cellule avec Max Vandenberg et Müller au chapitre 18, il est assez éloquent de retrouver le personnage grandi d'une forme de fierté retrouvée. Son acte suicidaire lui permet une forme de résistance, voire de révolte (pour employer des termes camusiens). Lorsque Vandenberg l'interroge pour en savoir plus sur son identité, il décline son nom de famille évocateur : « Goldman ». Il ne se cache plus derrière une fausse identité. Il répond du tac au tac qu'il est juif lorsque Max lui entame la question « Qu'est-ce qui... ? ». Il ne laisse même pas le temps à son interlocuteur de terminer sa demande ; il se précipite pour s'affirmer, pour s'assumer. Pourtant, devant cette assertivité de Volko, Max Vandenberg reste sur ses gardes. Un juif, cet homme aux yeux bleus !? « Ce prétendu Goldman était tout aussi bien un mouton introduit par la Sipo. » (p. 275). Mais comme Camus nous invite à imaginer Sisyphe heureux, Armel Job nous restitue un Volko heureux :

Volko a souri. Pour lui, pas de mandat. Le mandat implique une personnalité juridique. Les sous-hommes n'en n'ont pas. Cependant il était heureux d'avoir pu décliné sa qualité de Juif sans se dissimuler et maintenant de partager le sort d'autres personnes poursuivies pour d'autres motifs, alors que les Allemands prétendaient l'extraire de l'humanité entière comme un parasite. Il reprenait sa place parmi les hommes. Pour cela, il avait fallu qu'il soit emprisonné, mais le jeu, lui semblait-il, en valait la chandelle. (p. 275)

Volko retrouve une dignité, une forme de bonheur qui vient de la solitude brisée et d'une forme de fraternité parce que, selon les mots de Camus, « Je me révolte donc nous sommes ». Or, dans le chapitre 2, lorsqu'on entre dans la tête de Volko caché chez Madame Guignard, on voit combien la « comédie » des faux papiers du Comité de défense des Juifs est vécue comme un arrachement, une trahison à soi-même. Contre la demande du CDJ, Volko garde ses vrais documents d'identité et livre ses pensées sur l'infamie d'être juif. L'infamie, ce sont les collaborateurs des nazis, les autorités communales qui apposent « Juif-Jood » qui la portent.

L'organisation lui a ordonné de les brûler, mais il ne l'a pas fait. Ils sont ici. Il est assis dessus. Sous le pied avant gauche du lit, une lame du plancher peut se soulever à l'aide du tisonnier.

S'il les avait fait disparaître, il aurait renoncé, lui semble-t-il, à ce qu'ils sont réellement, lui et Fannia. Telles qu'étaient leurs anciennes cartes, il y tenait, même avec les mentions ajoutées successivement (p. 29)

La situation a donc fait des juifs des étrangers au monde occupé voire des étrangers à eux-mêmes, obligés de se renier. En se jetant dans la gueule de la bête quasi délibérément, Volko pose un acte de révolte : il refuse sa condition de sous-homme.

2.7. Conclusion

Le roman *Dans la Gueule de la bête* s'apparente par conséquent plus à *La Peste* de Camus, roman métaphorique et philosophique qui interroge sur le mal absolu que fut la peste brune, qu'à un roman historique. L'enjeu le plus important est de mettre des personnages, des humains dans des circonstances qui définiront les choix qu'ils font face au mal. Il parle d'engagement, de révolte et de soumission. C'est aussi un roman contemporain marqué par l'empathie comme source de réparation de soi, du monde et des autres, comme remède face au mal.

2.8. Pistes pédagogiques

UAA 0 – Justifier

Comment débute le roman ? Pour quelle raison peut-on affirmer que l'incipit n'est pas « classique » ? Quel climat Armel Job tente-il d'instaurer ?

UAA 1 – Rechercher et collecter l'information & UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser.

De l'histoire au roman

Le roman nous confronte au destin de deux familles juives à Liège en avril 1943.

- Inviter les élèves à mener une recherche sur le destin des Juifs durant la Deuxième Guerre mondiale, sur les rafles, sur les incarcérations, sur les déportations, sur la collaboration.
- Consulter le site Belgium WWII, une plateforme virtuelle sur la Belgique et ses habitants durant la Seconde Guerre mondiale. <https://www.belgiumwwii.be/>. On y trouve divers thèmes, notamment la pénurie, la résistance, la Sipo-SD.
- Mener des recherches sur le Comité de Défense des Juifs, sur la Sipo-SD, sur la construction du mur de l'Atlantique, sur le rationnement et la pénurie, sur la spoliation des biens des juifs et des entreprises et mettre en relation avec les faits relatés dans le roman.

Juifs et antisémitisme

- Comment le roman met-il en scène les rapports entre la population belge et les Juifs ? Comment ceux-ci sont-ils perçus ? Quels préjugés racistes sont observables ?
- Comment les Juifs eux-mêmes vivent-ils leur identité ? Préciser aux élèves qu'ils doivent être attentifs au couple mixte Laja/José Kaiser.
- Mener des recherches complémentaires sur le Comité de Défense des Juifs, sur la situation des Juifs en Belgique, sur la propagande anti-juive et notamment les caricatures.

La collaboration en Belgique

- Comment Armel Job met-il en scène le type du collaborateur ? Dresser le portrait de Pierre Baumann, Darcet, etc.
- Expliquer en quoi cette manière de camper les personnages humanise les personnages ?

La résistance

- Comment Armel Job met-il en scène les personnages de la résistance ? Cherche-t-il à consolider la figure du héros ?
- Dresser le portrait d'Oscar Lambeau, analyser ses motivations.
- Mener une recherche sur des personnages historiques et des résistants célèbres comme Monseigneur Louis-Joseph Kerhofs et Max-Albert Van den Berg.

Remarque : Pierre Nothomb peut aussi être un personnage intéressant. Certes, il n'apparaît pas dans le roman, mais son histoire soulève la même question de la résistance et la trahison. Pierre Nothomb est un résistant communiste connu. Après la guerre, il sera jugé par tribunal de guerre en 1946 et condamné à deux ans de prison. Il sera réhabilité et protégé par André Malraux qui l'engage aux éditions Gallimard. Il a fait l'objet d'un documentaire intitulé *Trahir* en 2000 de Georges Mourier. L'engagement solide pour des valeurs, des idéologies n'empêche pas que les sentiments humains comme la peur et l'amour des proches amènent à des basculements.

Le bourgmestre Joseph Bologne et la politique du moindre mal (p. 30)

- Mener une recherche sur ce sujet.

Les belgicisms

- Mener une recherche sur le réalisme de la langue d'Armel Job truffée de belgicisms.
- À partir de recherches menées, rédiger un article de presse, préparer un podcast, un exposé oral.

**UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces,
UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser & UAA 5 – S'inscrire dans une
œuvre culturelle (amplification, recomposition, transposition)**

- Dresser une carte d'identité originale des différents personnages à partir du questionnaire de Proust.
- Chercher des photos, des archives, dessiner les personnages pour une adaptation en BD (une planche de présentation d'un personnage).

Adapter en série, créer des affiches, des titres et des résumés

- Proposer une adaptation en série de chaque chapitre. Imaginer l'affiche pour chaque épisode avec le titre de l'épisode et un résumé apéritif.

Établir une synthèse comparative

- Analyser et comparer le travail des points de vue dans les différents chapitres, puis proposer une synthèse comparative à partir d'un tableau.
- Analyser et comparer les débuts de chapitres, observer l'indétermination des lieux et des personnages et la technique « photographique » d'entrée dans le récit.
- Après avoir travaillé la philosophie de l'absurde chez Camus, comparer Sisyphe et Volko
- Visionner le film *La Rafle* de Roselyne Bosch (2010) et proposer une synthèse comparative.
- Écouter les podcasts racontés par Éric Loze¹⁵ autour du traître et collaborateur Prosper Dezitter et confronter avec les figures de collaborateurs chez Armel Job.

**UAA 3 – Défendre une opinion par écrit & UAA 4 – Défendre une opinion oralement
et négocier : écrire des plaidoyers / réquisitoires et organiser une délibération de
jury.**

Dans le roman, le thème de la trahison est important, de même que celui du pardon. Trois personnages sont amenés à trahir, pour des motifs différents. Angèle, à la fois par amour pour Jean et par jalousie à l'égard de Grégoire décide de le dénoncer à la Sipo-SD afin de toucher la prime qui lui permettra de s'installer avec son amoureux. José Kaiser est confronté à un dilemme : soit il trahit sa

¹⁵ Éric LOZE, « L'homme au doigt coupé, un traître au service du 3e Reich », dans *La première – Histoire*, sur RTBF *audio*, 2023 (en ligne sur <https://audio.rtbf.be/media/sombre-belgique-l-homme-au-doigt-coupe-un-traître-au-service-du-3e-reich-3075340>, dernière consultation le 11 juillet 2024).

femme Laja en ne donnant pas d'indice aux Allemands en échange de la liberté de la mère de ses enfants, soit il dénonce Vandenberg pour libérer sa femme et retrouver l'intégrité de sa famille. Oscar Lambeau, sous la torture, trahit l'abbé Müller.

- Diviser la classe en six groupes, attribuer par tirage au sort une partie à défendre ou à accuser.
- Inviter les élèves à dresser un argumentaire avant de se concentrer sur leur argumentation.
- Rédiger un réquisitoire ou un plaidoyer selon la consigne reçue.
- Après la déclamation du réquisitoire puis du plaidoyer de chaque personnage, organiser une délibération de jury.

UAA 3 – Défendre une opinion par écrit : dissertation

- Mener un débat en classe sur la question suivante : « Qu'apporte le roman par rapport au livre d'histoire ? »
- Réfléchir à la question de la banalité du mal à partir de la citation d'Hannah Arendt issue de *Considérations morales*, en exergue : « Il n'est nullement nécessaire d'avoir un cœur mauvais – phénomène assez rare – pour causer de grands maux. »
- Afin de nourrir la discussion, on peut confronter les élèves à la lecture d'extraits autour du procès Eichmann¹⁶. Hannah Arendt explique l'absence de pensée pour expliquer comment les grands criminels nazis ont participé à la Shoah. La soumission aveugle à l'autorité, la mise en veille de la conscience personnelle caractérisent les acteurs de l'extermination.

Je n'ai pas parlé de la banalité du mal qu'au seul niveau des faits, en mettant en évidence un phénomène qui sautait aux yeux lors du procès. Mis à part un zèle extraordinaire à s'occuper de son avancement personnel, Eichmann n'avait aucun mobile personnel. [...] Simplement, il ne s'est jamais rendu compte de ce qu'il faisait. [...] Il n'était pas stupide. C'est la pure absence de pensée – ce qui n'est pas du tout la même chose que la stupidité – qui lui a permis de devenir un des plus grands criminels de son époque. Et si cela est « banal » et même comique, si, avec la meilleure volonté du monde, on ne parvient pas à découvrir en Eichmann la moindre profondeur diabolique ou démoniaque, on ne dit pas pour autant, loin de là, que cela est ordinaire. [...] Qu'on puisse être à ce point éloigné de la réalité, à ce point dénué de pensée, que cela puisse faire plus de mal que tous les mauvais instincts réunis qui sont peut-être inhérents à l'homme – telle était effectivement la leçon qu'on pouvait apprendre à Jérusalem¹⁷.

- Après avoir écouté et analysé la chanson de Jean-Jacques Goldman, « Né en 1917 à Leidenstadt », proposer le sujet suivant :

*On saura jamais ce qu'on a vraiment dans nos ventres
Caché derrière nos apparences
L'âme d'un brave ou d'un complice ou d'un bourreau ?
Ou le pire, ou le plus beau ?
Serions-nous de ceux qui résistent ou bien les moutons d'un troupeau
S'il fallait plus que des mots ?*

UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle et amplifier

Le roman laisse en suspens le devenir des différents personnages et nous laisse la possibilité d'imaginer la suite. Avant de mettre les élèves au travail d'écriture, dresser avec le groupe classe les différents fils narratifs laissés en suspens et inviter à formuler des questions et à émettre des hypothèses :

¹⁶ Pour une lecture accompagnée de la philosophe allemande, voir PHILOSOPHIE MAGAZINE, *Hannah Arendt. La passion de comprendre*. Paris, Philo Éditions, 2016 (en ligne sur <https://www.philomag.com/articles/hannah-arendt-la-passion-de-comprendre>, dernière consultation le 11 juillet 2024).

¹⁷ Hannah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Quarto, Gallimard, 2002, pp. 1067-1808 et 1295-1296.

- Que deviennent Volko, Maître Vandenberg et l'abbé Müller, incarcérés tous les trois dans la prison de Breendonck ? Vont-ils être envoyés dans un camp de concentration et d'extermination à l'Est ? Survivront-ils à leurs conditions ?
- La petite Annette va-t-elle retrouver sa mère Nicole/Fannia à l'Eau Vive ? L'accueillera-t-elle comme une mère ?
- Comment José Kaiser va-t-il assumer ses actes, sa trahison puis les retrouvailles avec Laja ?
- Comment Madame Guignard va-t-elle vivre la disparition de Grégoire ? Va-t-elle se mettre en recherche ? Découvrira-t-elle la trahison d'Angèle ? Si c'est le cas, comment vivra-t-elle cet acte ?
- Les élèves de rhétorique sont souvent amenés à visiter le fort de Breendonck. On peut imaginer la lecture du roman à cette occasion et proposer d'imaginer une amplification autour de cette visite.

UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle et amplifier : écrire dans les blancs du texte.

- Inviter les élèves à combler une ellipse ou à entrer dans le point de vue d'un personnage.
- Marie Bienfait, dans son mémoire sur la fictionnalisation *Dans la Gueule de la bête* indique à juste titre que l'on a souvent accès à la pensée des personnages par le biais des monologues intérieurs. Un d'eux fait exception : José Kaiser vis-à-vis duquel on reste en retrait. Demander aux élèves d'imaginer un monologue qui traduirait le dilemme du personnage.

UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle et transposer : lire et mettre en scène des extraits.

- Par groupe, demander aux élèves de sélectionner un ou plusieurs extraits et de procéder à une lecture théâtralisée de ceux-ci, avec mise en scène, projection d'images et/ou accompagnement musical.

UAA 6 – Relater des expériences culturelles : inviter un auteur belge en classe et préparer sa venue

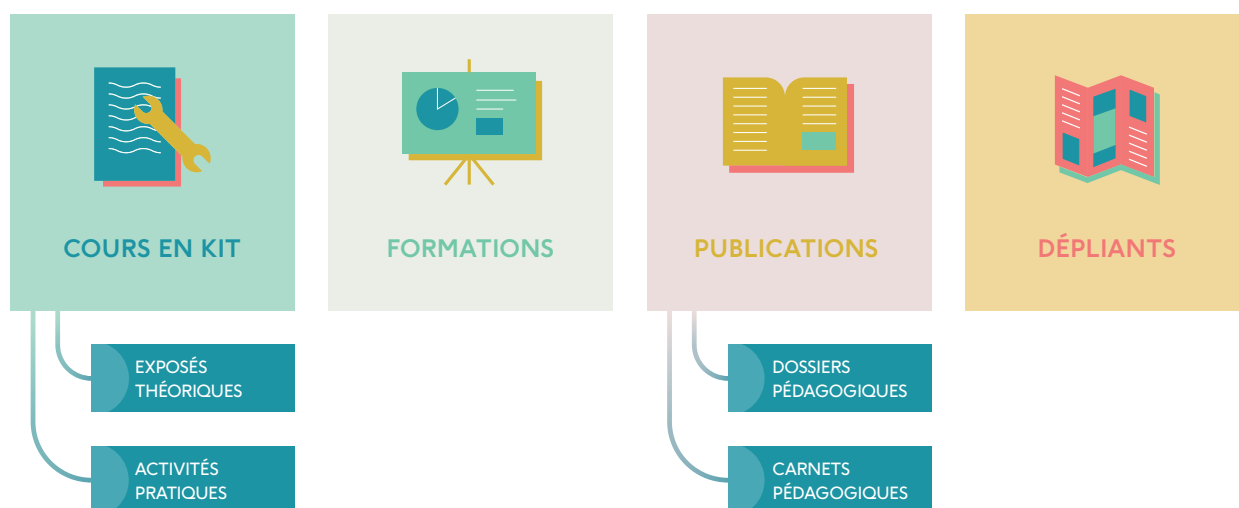
- Proposer la lecture du roman puis la rencontre avec l'auteur.
- Préparer la rencontre en élaborant des questions sur la vie d'écrivain en Belgique, sur le roman, sur les personnages.
- Préparer des discussions autour de productions des élèves : écriture de suites, lecture d'extraits avec questions, écriture de réquisitoires ou de plaidoyers, etc.
- Pour inviter un auteur en classe, rendez-vous sur le site Objectif plumes. <https://objectifplumes.be/complex/auteurs-en-classe/>.

3. Bibliographie

- Hannah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Quarto, Gallimard, 2002.
- Aurélié BARJONET, « Littérature mémorielle : une définition est-elle possible ? », sur *Mémoire en jeu*, 2022 (en ligne sur www.memoires-en-jeu.com/encyclopedie/litterature-memorielle-une-definition-est-elle-possible/, dernière consultation le 11 juillet 2024).
- Marie BIENFAIT, *Les processus de fictionnalisation de l'histoire chez Armel Job : analyse de Dans la gueule de la bête*, mémoire de Master en langues et lettres françaises et romanes, Louvain, Université Catholique de Louvain, sous la direction de Vincent Engel, 2019 (en ligne sur <http://hdl.handle.net/2078.1/thesis:21432>, dernière consultation le 10 juillet 2024).
- Grégory CORMANN, « Les antichambres de l'humanité. Armel Job et l'expérience littéraire. » dans *Culture. Le magazine de l'Université de Liège*, 2014 (en ligne sur https://culture.uliege.be/jcms/c_1833639/en/les-antichambres-de-lhumanite-armel-job-et-l'experience-litteraire?section=cdu_5042&part=1, dernière consultation le 11 juillet 2024).
- Joseph DUHAMEL, « D'hier à aujourd'hui. Le roman historique en Belgique », sur *Le Carnet et les instants 210*, 2022 (en ligne sur <https://www.revues.be/le-carnet-et-les-instants/397-c-i-210-janv-2022/1045-d-hier-a-aujourd-hui-le-roman-historique-en-belgique> dernière consultation le 11 juillet 2024).
- Alexandre GEFEN, *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017.
- Armel JOB, *L'Évasion de Socrate*, Bruxelles, Samsa Éditions, 2017.
- Jean-Paul KRACK, « Armel Job. Dossiers Littérature française de Belgique », sur *Service du Livre Luxembourgeois*, 2016 (en ligne sur https://www.servicedulivre.be/sites/default/files/armel_job_.pdf, dernière consultation le 10 juillet 2024).
- Éric LOZE, « L'homme au doigt coupé, un traître au service du 3e Reich », dans *La première – Histoire*, sur *RTBF aaudio*, 2023 (en ligne sur <https://audio.rtbf.be/media/sombre-belgique-l-homme-au-doigt-coupe-un-traite-au-service-du-3e-reich-3075340>, dernière consultation le 11 juillet 2024).
- PHILOSOPHIE MAGAZINE, *Hannah Arendt. La passion de comprendre*. Paris, Philo Éditions, 2016 (en ligne sur <https://www.philomag.com/articles/hannah-arendt-la-passion-de-comprendre>, dernière consultation le 11 juillet 2024).
- Thierry ROZEMBLUM, *Une cité si ardente. Les Juifs sous l'occupation (1940-1945)*, Bruxelles, Luc Pire, 2010.
- Michel TORREKENS, « Armel Job, raconteur d'histoires », dans *Le Carnet et les Instants 191*, 2016 (en ligne sur <https://le-carnet-et-les-instants.net/archives/armel-job-raconteurs-d-histoires/>, dernière consultation le 10 juillet 2024).
- Dominique VIART, *Nouvelles écritures littéraires de l'histoire*, Caen, Lettres Modernes Minard, 2009.
- David VRYDAGHS, « La fabrique d'une lignée de personnages », dans *La Fabrique du personnage*, sous la dir. de F. LAVOCAT, C. MURCIA et R. SALADO. Paris, Champion, 2007, pp. 227-235.

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.